VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 21 SEPTEMBRE 1920 NUMERO 15

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

# LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
WEST CANADA PUB. CO. LTD
McMcDermot
Télé... A 1816—A 1817



Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

## Savoir Annoncer

L'annonce est payante. "Ca coûte cher", pensent les uns. "Je me demande comment les grands magasins peuvent y trouver leur profit", disent les autres. Et les grands magasins annoncent, et les petits magasins qui veulent grandir annoncent; c'est donc que l'annonce est payante, même quand elle coûte cher, car ces messieurs du commerce prospère ne sont pas gens à jeter l'argent par les fenêtres, à moins qu'il ne revienne plus abondamment par les portes.

La *Liberté* veut faire de l'annonce gratuite!

—Hum! ce n'est pas très habile; nous craignons fort pour vos aptitudes commerciales: même quand on publie un journal indépendant, il faut être hommes d'affaires, voyons.

—Allons, allons, pas si vite; écoutez-nous un brin, avant de nous classer parmi les imbéciles.

Nous ne pouvons oublier la remarque que nous faisait, au Congrès, en juin dernier, l'un de nos hommes d'affaires de Winnipeg. "La Liberté, *disait-il, est le meilleur médium d'annonces que nos paroisses puissent avoir. Nous sommes vraiment surpris qu'un si petit nombre d'entre elles profitent de l'offre d'annonce gratuite que leur fait le journal.*" Ce monsieur s'y connait en annonces.

Nous renouvelons notre offre aux paroisses, mais à elles exclusivement. Faire de l'annonce gratuite pour le premier venu serait aller à la ruine, et nous n'y tenons pas du tout; plus que jamais nous avons bonne envie de vivre. Faire de l'annonce gratuite pour nos paroisses, nous le voulons bien, car c'est promouvoir la cause pour laquelle nous existons. La paroisse est la cellule vitale de notre peuple; c'est la paroisse qui nous sauvera de l'assimilation dont veulent nous gratifier nos amis, pour notre plus grand bien, c'est entendu. Mais nous ne voulons pas entendre de cette oreille. Nous voulons donc faire de l'annonce gratuite pour nos paroisses; à une condition cependant: c'est qu'elle nous vienne sous forme de correspondance locale. Nous voulons des correspondants locaux, car la chronique locale fait plaisir; on aime à lire les choses de chez soi.

Pour faire une chronique locale, faut-il avoir pris tous ses degrés universitaires? Non, on peut être intelligent et savoir aligner quelques phrases sans avoir fait un cours d'études.

Ceux qui seraient embarrassés de mettre la main à la plume n'ont qu'à jeter un coup d'oeil sur la chronique locale de la paroisse de La Broquerie, parue dans notre numéro de la semaine dernière, 21 septembre. C'est, à notre sens, un modèle de chronique annonce. C'est une annonce, à n'en pas douter, mais c'est une annonce si bien apprêtée qu'on la prend volontiers pour une bonne chronique. Nous sommes prêts à faire de l'annonce gratuite chaque fois qu'elle prendra cette forme.

Puis, la conclusion pratique? La voici: Nous savons de source certaine que sept ou huit demandes d'informations ont suivi la première chronique de ce genre venant de La Broquerie, et la venue de quelques familles de plus n'est pas du tout étrangère à la verve de notre chroniqueur. Quelques familles de plus ne sont pas chose indifférente au succès d'une paroisse.

Toutes les paroisses ont des marchés d'or à faire connaître; pourquoi ne pas les proposer? Cinq fois sur dix ils trouveront preneur. Celui qui aura fait le marché y aura gagné, la paroisse y aura gagné, l'élément français du Manitoba y aura gagné, et nous y aurons gagné, même en imprimant gratuitement, car il y a des gains précieux que nous prisons plus que les gros sous qui tombent dans la caisse du journal.

Le vieux Diogène se promenait en plein jour dans les rues de sa ville natale, une lampe à la main; il cherchait un homme. Nous, nous cherchons un correspondant local sérieux qui saura regarder autour de lui et faire connaître les bons marchés à proposer dans chacune de nos paroisses. En attendant les correspondants désirés, nous présentons nos félicitations à celui de La Broquerie. Si nous sommes bon juge, il a frappé la note juste, efficace et patriotique.

## Un mot de Québec

(De l'*Action Catholique*)

Parlant d'abord en français, l'Hon. M. David dit joliment aux dames: "Je ne sais plus qui a dit qu'un homme n'a pas le droit, en s'adressant aux femmes, de se servir d'une langue qui ne lui est pas familière. Mesdames, vous ne faites que passer au milieu de nous; mais votre passage nous réjouit. L'automne est dur chez nous; le vent qui vient du nord fait tomber les dernières feuilles et tue les fleurs, charme de l'été. Mais comment ne pas pardonner au vent d'automne qui ne fait aujourd'hui qu'ajouter au charme de vos visages? Puisque nous sommes d'origine française, il n'est pas prétentieux, je crois, de croire que nous sommes restés gentils hommes, et qu'il nous reste un brin de chevalerie galante; et c'est pourquoi, Mesdames, je me permets de déposer à vos pieds au nom de tous ceux de ma race, notre hommage.

Continuant ici dans un anglais correct et élégant, le secrétaire de la province s'adresse ensuite aux délégués provinciaux: "A l'entrée, dit-il, du vaste et majestueux Saint-Laurent, l'étranger, ou plutôt le voyageur, car quiconque vient chez nous n'est plus un étranger, le voyageur, dis-je, aperçoit une péninsule qui semble un doigt tendu vers la vieille terre d'Europe. Et dans la nuit tombante, avant que ne luisent les premiers rayons de la lune, cette immense masse rocheuse de Percé donne, si on l'approche, l'impression d'être un vaisseau sans voiles ni mature qu'on abandonna, et qui vint là se poser sur un lit de roc solide.

"Depuis des siècles, les tempêtes passent sur lui; la vague, chaque jour, le bat en vain et recule étonnée de sa résistance. Ce roc, messieurs, est l'image de la race française au Canada. Bien des tempêtes, en effet, l'ont assaillie sans l'ébranler; et, sans morgue, mais avec quelque fierté, elle a vu les vagues, les unes après les autres, se briser contre sa solidité et son calme.

"Sa solidité? Est-ce à vous, messieurs, qui savez de quelle race nous sommes, et qui l'avez vue à l'oeuvre sur les champs de bataille, est-ce à vous qu'il faille dire de qui nous la tenons?

"Son calme? vous qui admirez avec raison les institutions britanniques, sachez que c'est cette admiration partagée par la race canadienne-française qui lui a permis de toujours espérer. Aussi, peut-on toujours répéter que, si longtemps que le Canada sera possession britannique, c'est ici, dans le Québec, qu'on trouvera toujours la garde la plus vigilante des principes qui sont à la base de ces institutions.

"Milord, vous exprimiez hier l'opinion qu'il ne semble pas y avoir de désir "*to stir up bad blood between the two races.*"

"Je puis vous affirmer, au contraire, que nous désirons bien sincèrement dans le Québec que la main que nous tenons tendue depuis 150 ans soit rencontrée et pressée. Nous ne retirerons jamais notre main, car, ce n'est que par l'entente et l'union que les deux grandes races assureront le bien-être et la grandeur de ce pays.

"Unité ne veut pas dire uniformité; et la nature chez nous nous en donne un exemple frappant. Ne voit-on pas l'Outaouais et le St-Laurent poursuivre leur cours côte à côte? Ainsi, les deux races doivent vivre l'une à côté de l'autre, dans un même esprit, dans un même désir: celui de développer dans cette possession britannique une mentalité canadienne, adaptée aux besoins du pays, et respectueuse des droits de langue, de religion des deux races.

"Vous revenez d'un voyage à travers le Canada. Vous avez vu les jardins splendides de Victoria, vous avez escaladé les Rocheuses, vous avez vu les cheminées fumantes de l'Ontario, sans oublier les plaines fertiles de l'immense Ouest. Vous voici aujourd'hui sur les bords riants du Saint-Laurent; regardez notre campagne industrieuse, nos paysans craignant Dieu et respectant l'autorité.

"Vous comprendrez que le Bolchévisme, né de l'ignorance et qui, plutôt qu'une doctrine, est un état d'esprit ayant germé dans les masses ignares de Russie, vous comprendrez, dis-je, et ce n'est pas une exagération de le dire, que ce mouvement soit venu s'échouer ici, dans Québec. Cela tient à ce que nos générations grandissent avec ces sentiments, et cette habitude respectueuse de l'autorité.

"Puissiez-vous, messieurs nous bien regarder, nous étudier. Nous ne craignons pas votre verdict. D'autres sont venus avant vous, et leur jugement nous a confirmés dans notre conviction que nous ne pouvions que désirer que la vérité fut dite.

"Pour cela, nous avons le droit de compter sur la presse anglaise:

*"Because the Press must stand*
*"For the truth that lacks assistance,*
*"For the wrong that needs assistance,*
*"For the future in the distance,*
*"And the good that it can do."*

"Vous êtes sans doute allés, quelques-uns d'entre vous, jusqu'à la vieille citadelle de Québec dominant le cap Diamant. Vous avez pu y voir ce que peuvent la modération et la tolérance dans un pays comme le nôtre, en vous rendant compte que, par un étrange retour de l'histoire, cette vieille forteresse d'où sortaient, il y a 150 ans, ses défenseurs français, nos pères, pour aller rencontrer sur les plaines d'Abraham, dans un dernier combat, vos ancêtres, messieurs, cette vieille forteresse, dis-je, est maintenant gardée par un bataillon canadien-français, le glorieux 22e!

"Et les fils, aujourd'hui, verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense du drapeau britannique.

"Je comprends que quelques-uns d'entre vous, messieurs, partirez demain pour faire le tour du Saguenay.

"A l'entrée de la rivière, formant comme un arc immense, vous verrez deux masses de pierre symbolisant notre race. D'un côté, le cap Eternité, image de notre attachement indéfectible à nos traditions, notre langue, notre religion. De l'autre, le cap Trinité, image durable aussi de notre esprit de devoir, de notre respect et de notre loyauté envers le drapeau britannique, et, par dessus tout, envers les institutions britanniques."

### LA NOTE JUSTE

Les délégués de la Presse Impériale, après avoir fait le tour du Canada, sont revenus à Québec pour terminer leurs grandes assises et retourner chez eux. Un bon nombre déjà sont partis, mais il en restait encore un nombre suffisant, hier midi, pour prendre part au déjeuner offert par le gouvernement de la province de Québec.

Nous ne dirons rien de la manière toute française avec laquelle notre gouvernement a exercé l'hospitalité; nous nous contenterons, dans ces quelques lignes, de souligner les parole que l'Hon. Monsieur David, secrétaire provincial, a adressées à ces visiteurs comme dernière réflexion avant leur départ.

Tout en reconnaissant que le discours de M. Taschereau fut parfaitement dans le ton et qu'il reflétait bien les sentiments de fierté et de confiance d'un premier ministre dans l'activité et les vertus du peuple qu'il gouverne, les paroles de M. David avaient une portée plus grande parce qu'elles étaient une profession de foi en même temps qu'une leçon délicatement donnée à ces journalistes qui se sont laissés allés, au cours de la guerre, à toute une campagne de calomnie contre les Canadiens-français.

Comme on le sait, cette campagne, savamment combinée de ce côté-ci de l'océan, avait pour but de détourner l'attention du monde entier des injustices qui se commettaient dans certaines parties du Canada et, on a réussi. Il était donc juste et raisonnable qu'une voix autorisée s'élevât pour dire à ces journalistes, nos visiteurs, nos hôtes, et, par conséquent, nos amis, ce que l'on attendait de leur franchise et de leur esprit de justice.

M. Taschereau avait déjà dit, dans son discours de bienvenue, le rôle que les Canadiens-français jouent continuellement, par leur langue, leurs traditions et leur religion, dans la préservation du Canada contre l'influence dominatrice d'un voisin de langue anglaise de plus de cent millions d'habitants.

Ce fut donc avec un réel plaisir que l'on entendit l'honorable M. David décrire clairement notre idéal pour le Canada.

"L'unité, dit-il, ne veut pas "dire l'uniformité, et la nature "chez nous en donne l'exemple. Ne voit-on pas l'Outaouais et le Saint-Laurent "suivre leur cours côte à côte, "sans se mêler? Ainsi, les deux "races de ce pays doivent vivre côte à côte, dans un même esprit, et un même désir: "celui de développer, dans cette possession britannique, une "mentalité canadienne, adaptée aux besoins du pays et "respectueuse des droits de "langue et de religion des "deux races."

Voilà les paroles que les oreilles de ces journalistes impériaux devaient entendre avant de quitter les rives du St-Laurent. C'est là le dernier souvenir qu'ils doivent emporter de leur visite chez nous, afin qu'ils comprennent bien que s'il y a des Anglais en ce pays, il y a aussi des descendants nombreux des premiers colons, les Français, et que ces descendants entendent bien rester ce qu'ils sont.

L'unité au Canada ne sera possible ni par l'assimliation des éléments divers, ni par la suppression des libertés individuelles, ni par l'anglicisation forcée de Canadiens-français, ni par aucune des méthodes que la Prusse et la Russie ont mis en oeuvre pour dénationaliser les Polonais, les Français et les Danois.

L'unité ne sera possible et ne sera un fait accompli que par le développement d'une mentalité canadienne, d'une mentalité qui met les intérêts du Canada au-dessus de tous les autres, une mentalité qui prend sa source et trouve son objet au Canada et non ailleurs, une mentalité assez élevée, assez chrétienne, assez civilisée enfin, pour respecter les droits des minorités en matière de langue, d'éducation, de traditions et de religion, d'un bout à l'autre du Canada.

Malgré la force, malgré la violence, malgré la calomnie et la persécution, malgré l'uniformité la plus absolue, l'unité est impossible dans l'injustice et le mépris du droit.

D'autres peuples ont tenté cette expérience auparavant et en dépit de leur grandeur, ils ont marché à un désastre. Le même malheur est réservé au Canada si l'on persiste dans l'intention, ouvertement manifestée en certains milieux, sournoisement poursuivie dans d'autres, d'étouffer les Canadiens-français, leur langue, leurs aspirations dans les limites de la province de Québec.

Enfin, une autre parole de M. David qui a dû faire une certaine impression sur ces gens, c'est la prière qu'il leur a faite de dire la vérité une fois de l'autre côté.

"Dites la vérité, dites ce que vous avez vu, dit-il, et nous serons satisfaits; d'autres sont venus, nous ont regardés, nous ont écoutés et nous avons accepté leur verdict. Allez et faites de même."

Ces paroles encore étaient nécessaires car un grand nombre des hommes qui étaient assis à la table de la province de Québec sont trop intelligents, connaissent trop notre pays pour avoir ajouté foi aux calomnies qui ont paru dans leurs journaux il y a quelques années. La vérité n'était pas populaire alors; elle n'aurait peut-être pas servi leurs fins impérialistes.

D'autres problèmes pourront s'élever ici qui tenteront ces gens de tenir la vérité sous le boisseau et de laisser la calomnie s'accréditer.

S'il y a une méthode propre à faire détester l'Angleterre et les Anglais, s'il est une pratique de nature à creuser un abîme entre le Canada français et le Canada anglais, c'est celle-là. Nulle autre ne sera plus efficace et les auditeurs de M. David ont dû être assez intelligents pour le comprendre.

Ces messieurs vont retourner chez eux et ils parleront de nous. Nous sommes convaincus qu'ils n'auront que de bonnes choses à dire de nous pour le moment; nous serons heureux de le noter... pour plus tard.

J.-Albert FOISY.

### L'impôt sur le revenu

$20,000,000 ont été perçus de ce chef l'an dernier par le gouvernement fédéral. $35,000,000 le seront cette année. On attribue ce résultat à un relèvement du barème de l'impôt, à un système amélioré de perception. Les amendements à la loi votés à la dernière session du parlement, ont permis de poursuivre rapidement les récalcitrants et de les amener à raison.

L'impôt sur le revenu devient de moins en moins une farce. Il est cependant loin d'être efficace comme aux Etats-Unis et en Angleterre.

### Le pot de terre et le pot de fer

Les grévistes "outlaw" des différents réseaux ferroviaires de l'ouest américain viennent de retourner au travail, sans avoir rien gagné. Ils perdent leur droit d'ancienneté dans le service. Tout au plus retrouvent-ils leur position d'avant-grève.

On espère beaucoup de bien de ce retour au travail. Il aidera surtout à décongestionner le trafic. Ce sera la fin, assure-t-on, des nombreuses grèves auxquelles ont dû faire face les réseaux ferroviaires américains depuis qu'ils ont été remis à l'exploitation privée par le gouvernement américain.

La défaite démontre l'inutilité de la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Tôt ou tard, il se brise. A vouloir trop obtenir, à vouloir n'écouter que la force, les unions ouvrières risquent de tout perdre.

## Le nouveau programme primaire
## Et l'enseignement de l'anglais

II

*1o—Au cours inférieur, l'enfant doit être tout à sa formation fondamentale.*

Pour apporter un remède plus efficace aux maux dont on tenait l'ancien programme responsable, c'est-à-dire pour assurer une meilleure formation intellectuelle à l'enfant, le nouveau programme a partagé toute l'école élémentaire en trois cours nettement caractérisés, de deux ans chacun, chaque cours préparant graduellement l'esprit de l'enfant, sans le surcharger, à suivre avec profit le cours qui fait suite. Le cours inférieur *entraine* les enfants de 7 à 8 ans à la lecture, à l'écriture et aux exercices fondamentaux de calcul, qui leur seront nécessaires pour aborder avec plus d'efficacité l'étude des connaissances élémentaires localisées au cours moyen. Pourquoi compromettre ce travail d'entrainement en ajoutant une langue étrangère qui n'a rien à voir pour le moment dans l'éducation du petit? Le cours se trouverait scindé et il perdrait le caractère qu'on lui a délibérément imprimé.

Le cours inférieur est encore organisé pour entrainer l'enfant à penser et à exprimer, dans son propre langage, les idées qu'on lui fait acquérir d'une manière méthodique, par une observation réfléchie sur ce qui l'entoure, par les récits qu'on lui fait, les anecdotes et histoires qu'on lui raconte, les causeries où l'on établit le contact intellectuel entre son esprit et les réalités de la vie.

Le mal dont on se plaint à cette époque de scolarité, c'est que l'enfant n'a pas d'idées personnelles, et n'a pas de mots pour exprimer à sa manière ce qu'on a cru lui montrer au moyen du livre. Si le mot du livre, la phraséologie, lui fait défaut, tout manque. La mémoire seule est en jeu, et c'est la mémoire de mots incompris en eux-mêmes ou dans leur assemblage.

Le programme a chassé le manuel de ce cours, et à la place il a mis l'enseignement vivant qui éveille l'activité intellectuelle et favorise ce travail d'élaboration par lequel les idées se perçoivent, s'assimilent et tendent à établir une synthèse mentale. Ce travail intérieur doit se compléter et se perfectionner par l'habitude de de faire exprimer à l'enfant, dans sa langue maternelle, en enchérissant ou en corrigeant son vocabulaire, les idées qui lui sont ainsi rendues familières. L'enfant s'initie à parler, c'est-à-dire à penser et à exprimer cette pensée avec ses propres mots, à les utiliser par sa propre puissance d'appropriation. C'est le stage le plus important et le travail le plus délicat.

Toute intervention d'une langue nouvelle à cette époque où la pensée de l'enfant est encore hésitante et ses moyens d'expression pauvres et défectueux, à ce moment où il s'initie à parler, c'est-à-dire à penser et à exprimer cette pensée avec ses propres mots, à les utiliser par sa propre puissance d'appropriation. C'est le stage le plus important et le travail le plus délicat.

Toute intervention d'une langue nouvelle à cette époque où la pensée de l'enfant est encore hésitante et ses moyens d'expression pauvres et défectueux, à ce moment où il s'initie péniblement à l'orthographe, toute intervention, dis-je, d'une langue nouvelle ne peut que retarder ou compromettre ce travail fondamental.

Une année plus tôt ou plus tard, a-t-on dit, quelle différence cela peut-il faire? Les partisans de l'enseignement hâtif de l'anglais ne tarderont pas à utiliser le même argument pour le commencer en première année au lieu de la deuxième. Une année plus tôt ou plus tard...

Pour répondre directement à cette objection, je dis que chez l'enfant de cet âge, un an est beaucoup. En outre, tant que le cours inférieur n'aura pas fait son oeuvre de le mettre en état de lire, d'écrire et de parler dans sa langue, en proportion de son degré d'avancement, on n'a pas le droit, pédagogiquement parlant, de troubler ce travail en introduisant trop hâtivement les éléments d'une autre langue. Et cette raison a d'autant plus de force qu'on a voulu précisément alléger le programme en enlevant tout ce qui, dans le premier âge, empêche l'enfant d'acquérir la formation première.

Or, la formation première ne s'acquiert que par l'étude de la langue maternelle. Chaque être, en effet, se développe en fortifiant le principe qui lui a donné la vie. Pour lui inoculer une sève empruntée, il faut qu'il soit assez robuste pour se l'assimiler; sinon, il sera assimilé par elle.

Et c'est là une chose que l'on ne devrait jamais perdre de vue, dans l'enseignement, si l'on veut qu'il produise une culture de l'esprit, une formation, et non un simple bourrage du cerveau ou de la mémoire. Ce qu'il importe de donner tout d'abord à l'esprit de l'enfant pour l'"orienter", ce sont des *habitudes intellectuelles* permanentes, qui créent la capacité personnelle de *percevoir* des idées, de les *rendre* dans son langage, de se les *assimiler* et les *approprier* à sa vie, les transformer en principes de vie intellectuelle. La valeur d'un homme, l'étendue de ses horizons intellectuels, se mesure à sa puissance de penser. Si l'on continue d'oublier cela, on ne cessera de ressasser le programme, de le décharger pour le recharger et y introduire, en les variant, mille choses réputées *pratiques*, et qui ont le tort de n'être nullement pratiques pour un âge qui ne demande qu'à s'assimiler des idées. Or, ce travail ne peut se faire qu'au moyen de la seule langue dans laquelle se sont moulées jusque-là, les connaissances qui ont pénétré de l'extérieur dans l'intelligence du petit. Aussi l'on n'a qu'à jeter les yeux sur les revues pédagogiques de France, qu'à entendre les critiques et les voeux formulés, en ces derniers temps, dans les pays de langue française, sur la question de la première éducation, pour constater que l'accord se fait sur ce point: pour créer l'instrument du travail intellectuel, *il faut intensifier la culture de la langue maternelle.* Fortifions donc cet outil, le seul que connaisse l'enfant, avant de lui en fournir d'autres qui lui sont étrangers. Illusion de croire que l'enfant ne sera pas plus apte à ajouter à son édifice intellectuel quand la base aura été solidement assise! Et cette base, c'est sur la langue maternelle qu'elle doit reposer.

Ce défaut de capacité de penser et de s'exprimer convenablement, de vive voix ou par écrit, n'est-ce pas ce que déplorent, sur tous les tons, les éducateurs de toute catégorie qui sont dans l'enseignement pratique? C'est cette lacune qui a motivé la refonte du programme. C'est à cette lacune que nous nous heurtons aux examens d'admission lorsque se présentent aux diverses écoles spéciales les élèves qui ont fait un stage plus ou moins long aux écoles primaires. Ils ont vu de tout et ne savent ni parler ni écrire. Ils répondront de mémoire en citant des pages apprises par coeur; ils écrivent vaille que vaille des phrases *dictées*; ne leur demandez pas une synthèse qui n'était pas faite dans leur manuel; ne les met-

(A suivre en page 4)

# COMMENT ETUDIER LES ENFANTS

Un humoriste écrivait naguère, rendant compte d'un gros livre très savant sur la nécessité d'étudier l'enfant: "Il faut étudier les enfants, eh! oui, la chose est évidente, et nous voulons bien les étudier, mais ne nous le dit-on pas trop souvent, tout juste comme on dit à un clampin: "Pour t'emparer du bel oiseau que tu vois, il faut lui mettre du sel... du sel rouge sur la queue!"

*Il faut*... c'est bientôt dit, mais comment faire?

Sans aucun doute, nul ne peut élever un enfant s'il ne le connait; car les mesures éducatives qu'il prendrait sans réflexion éclairée risqueraient d'être maladroites ou injustes, inopérantes ou néfastes.

Rien n'est délicat comme la petite âme d'un enfant: un rien l'émeut et le trouble, et telle parole, tel geste, telle attitude, tel incident banal de la vie quotidienne auxquels l'éducateur, homme fait, n'attache aucune importance peut ébranler l'âme instable de l'enfant, se graver en traits indélébiles dans son souvenir et devenir un élément actif de sa formation.

Repliez-vous sur vous-mêmes et demandez-vous pourquoi le souvenir de tel fait insignifiant à votre mémoire, plutôt que celui de tant d'autres, incontestablement plus importants à vos yeux d'adulte!

Nul ne le pourrait dire, parce que nul ne connait et ne connaitra jamais à fond les mystérieux rouages de la vie psychique de l'enfant.

Pourtant, c'est une vérité de sens commun qu'il faut étudier l'enfant, connaître ses aptitudes et ses goûts, ses faiblesses et ses tares, ses prédispositions et ses possibilités, si l'on veut travailler efficacement à son éducation.

Car, éduquer un enfant, c'est se constituer son guide, mettre en branle ses activités et les orienter, lutter contre les mauvaises tendances ataviques, exciter des énergies personnelles.

Et comment éveiller ces activités, combattre ces tares, organiser ces excitations fonctionnelles... si on les ignore? Le médecin, lui, n'examine-t-il pas le malade avant de prescrire un remède? Le confesseur ne scrute-t-il pas la conscience avant de dicter ses avis?

Trop souvent, les parents invoquent pour seule raison— ou seule excuse — de leur action éducative l'amour, l'amour immense qu'ils portent à leurs enfants.

Mais, en éducation, l'amour parental est souvent aveugle. C'est une camaraderie "chargée de faiblesse", comme dit Corneille, et qui constitue le terrain le plus idoine à l'éclosion et à l'épanouissement des plus inimaginables illusions.

Puis, combien de parents aiment mal leurs enfants, les aiment avec leurs sens, non avec leur raison et leur coeur!

Il n'est cependant pas besoin d'effraction pour pénétrer dans l'âme des tout petits.

Nous n'irons point jusqu'à dire, avec Compayré, que "leur âme est ouverte à tout venant et s'offre pour ainsi dire sans résistance à toutes les indiscrétions."

On ne lit point dans leur âme comme dans un livre ouvert, et l'on se trompe grossièrement quand on veut la connaître par analogie en la comparant, toutes proportions gardées, à celle de l'adulte que la psychologie introspective arrive à mettre à nu.

L'enfant — on l'a répété assez souvent en ces dernières années — n'est pas un adulte en miniature; il n'est pas, quoiqu'en disent les mamans, un "petit homme". Il est lui-même, être à part, avec ses facultés instables en état de perpétuel devenir.

Qui plus est — et c'est encore une de ces paroles qui retentissent dans tous les Congrès de psychologie et d'éducation — l'enfant n'existe pas, pas plus que l'homme-type d'ailleurs: il y a *des* enfants, comme il y a *des* hommes, et les physionomies psychiques varient à l'infini, autant que les physionomies physiques.

Aussi bien, le seul moyen d'étudier un enfant déterminé et d'arriver à le connaitre, c'est de *l'observer dans l'exercice de son activité libre et franche*.

Aucune modification n'intervient dans les états psychiques sans qu'un contre-coup ne retentisse dans l'organisme physique.

Dès lors, la vraie étude de l'âme de l'enfant peut se faire par induction si elle porte sur l'observation et l'interprétation des modifications physiques correspondant aux divers états d'âme.

Mais prenons garde ici à l'écueil de la simplification, de la généralisation et de la systématisation à outrance: l'enfant n'est pas *l'objet* de l'éducation; ce n'est pas une matière qui a des propriétés définies et qui se comporte selon des lois fixes, comme l'oxygène ou l'électricité. L'éducation ne se fait pas comme chimiquement on fait de l'eau ou du gaz d'éclairage, simplement par la mise en mouvement de forces ou de propriétés dont on a déterminé les lois par les procédés de la méthode expérimentale.

L'enfant est le *sujet* de l'éducation: il n'est pas une matière inerte qui se plie docilement à toute action extérieure; c'est une individualité indépendante qui *réagit* et affirme ainsi sa personnalité agissante.

Ce sont donc — nous l'avons dit plus haut — les actes spontanés et libres de l'enfant qui offrent à l'éducateur matière à observations intéressantes et à inductions de valeur.

Il ne faut point ajouter une foi aveugle aux expérimentations systématiques auxquelles certains psychologues de laboratoire soumettent parfois les enfants: ceux-ci se trouvent alors dans des conditions artificielles telles, que les réactions avouées manquent souvent de spontanéité et quelquefois de vérité.

Mais quand l'enfant agit librement, dans le feu de la récréation, à la minute passionnante d'une discussion engagée avec des condisciples, dans l'ardeur de l'occupation choisie sans pression et sans gêne, alors son activité s'épanche sans frein, sans excitation extrinsèque, et son âme se révèle sincère à la vision analytique et pénétrante de l'observateur adroit.

Ses paroles, ses gestes et ses attitudes, ses répugnances, ses désirs et ses enthousiasmes, ses décisions et ses actes, tout alors, est digne d'examen et ouvre sur son âme une large fenêtre par laquelle on peut en prendre une connaissance vraie et utile.

Sans doute, il faut ici du doigté et de la prudence pour ne point éveiller l'instinctive défiance de l'enfant, et il faut de la persévérance dans l'examen, afin de n'avancer une conclusion psychologique et surtout pédagogique qu'après avoir procédé à de multiples et diverses observations concordantes.

Aussi, est-il impossible d'assurer l'étude que nous préconisons si l'on confie à la mémoire seule les résultats de l'observation des enfants: à vivre côte à côte avec eux au foyer, on s'habitue à les voir sans étonnement dans tous les états de croissance et de développement par lesquels ils passent; parce qu'on ne remarque aucun changement brusque, on ne se rend pas compte des transformations physiques, intellectuelles et morales qui lentement s'opèrent en eux: le présent fait oublier le passé, et c'est à peine si l'on est capable d'établir une très imprécise comparaison entre leurs physionomies physiques et psychologiques à quelques années d'intervalle.

Ayons donc, pour chacun de nos enfants, un livre de notes, dans lequel nous consignons, mois par mois, plus souvent ou plus rarement, suivant les besoins, les étapes de leur marche ascensionnelle.

Rétablissons ainsi cet usage antique, aujourd'hui malheureusement perdu, des *Livres de raison*, et ce sera profit immense pour nos enfants et joie intense pour nous-mêmes.

Encore que le proverbe dise le contraire, il n'est pas absolument nécessaire *d'être pris pour être appris*. En éducation, quand l'éducateur est *pris*, il s'apprend... parfois, mais... un peu tard, et puis c'est l'enfant qui paye, et souvent très cher, l'erreur commise.

Et l'enjeu est vraiment trop précieux pour autoriser une expérience aussi dangereuse.

Jacques HERBE.






## LE PAIN...

*"Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien." — Je ne récite jamais mon Notre Père, me disait dernièrement une bonne vieille femme, sans penser au coût exorbitant du pain, cette nourriture du pauvre dont on n'aurait jamais dû hausser le prix. Dire qu'on donne onze sous pour ce pain qui, il y a peu d'années, ne coûtait que cinq sous. Et la vieille, avec un geste d'indignation, s'en alla, courbée, avec son panier de provisions.*

*Elle a bien raison, la bonne dame: en ces jours où tout ce qui touche l'alimentation est hors de prix, le pain est bien la dernière chose qu'on aurait dû renchérir, car il appartient particulièrement aux pauvres; il est de tous les repas et même le riche, avec ses plats luxueux, ses pâtisseries légères, ses friandises délicates, ne peut se passer de cet humble aliment. Oui, ce pain que nous dédaignons souvent parce que nous en usons sans cesse, est bien la nourriture la plus importante, celle qui contribue le plus à soutenir la vie humaine. C'est l'aliment essentiel de l'homme depuis des siècles.*

*Il y a toute une étude dans une bouchée de pain... Ces petits grains de blé que Dieu a fait mûrir par son soleil ardent, subissent une série de transformations intéressantes: la meule qui les broie les réduit en fine farine et il faut voir avec quelle précaution le meunier passe cette poussière blanche à travers une étamine. Puis l'eau et la chaleur vont achever la métamorphose. Mouillée, pétrie plusieurs fois, elle est enfin emprisonnée dans un four brûlant d'où elle sort sous la forme d'un pain.*

*Tant qu'il y aura des vies humaines qui travaillent et qui suent, le pain sera sur la terre pour apaiser la faim des pauvres, pour soutenir la vie des faibles et pour accompagner les mets délicats des riches.*

*Sous son humble apparence, le pain cache une grande puissance par ses qualités nutritives. C'est le gros article de la table, et pour dire mieux c'est un de ceux dont la suppression serait dénoncée à grands cris.*

*Ne gaspillons donc pas une miette de pain et en disant, chaque matin: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, prions pour ceux que la misère guette et demandons à Dieu de leur donner un peu de beurre sur leur pain blanc.*

*GERTRUDE.*

## Jeux de l'enfant

Laissons jouer les enfants parce que le jeu leur est utile à eux-mêmes d'abord. C'est un salutaire exercice, une préparation à la vie, une des premières manifestations de la faculté artistique, c'est encore une école de vertu où l'on s'exerce à la franchise, à la sensibilité, à la bonne camaraderie, à l'oubli de soi; où l'on apprend à s'adapter à une petite société, à se solidariser. Par là il intéresse la vie morale et jusqu'aux destinées immortelles... Il faut que les enfants jouent et que nous, les grandes personnes, nous les regardions jouer, sans en avoir trop l'air.

Aux heures d'étude nous les instruisons; aux heures de récréation ce sont eux qui nous instruisent. Pour les éduquer il faut les comprendre; nous ne les comprendrons que si nous les avons vu jouer comme ils l'entendent; ils agissent selon les méthodes de leur propre esprit, ils nous les révèlent et nous aurons à en tenir compte dans nos systèmes d'éducation.

... Les enfants exercent sur les jouets leur inconstance, leur sentimentalité. Ils apprennent en les maniant leur métier de petits hommes et de petites femmes. Certains n'aiment que les nouveaux et les beaux jouets neufs peinturlurés d'or, sentant la colle et le vernis. Ils se fatiguent des anciens et les délaissent. Plus tard, ils aimeront peut-être aussi les maisons neuves au visage indifférent et les gloires reluisantes dont le temps n'a pas encore adouci la patine. D'autres se passionnent pour les vieux joujoux détruits, éclopés, où chacun de leurs jeux a dessiné quelques égratignures. C'est à ceux-ci qu'ils tiennent. Ils donneraient pour eux toutes les splendeurs nouvelles. Je gage qu'ils auront de la vie une intelligence plus subtile que les premiers. Ils comprendront la poésie des forêts à l'automne et le charme des ruines au clair de la lune. Ils comprendront l'éloquence des demi-mots, et sauront deviner l'ombre que le silence projette sur une pensée.

Les enfants ne sont pas seulement poètes; ils sont dramaturges et acteurs. Le jeu est pour eux un drame perpétuel qu'ils se chargent de mettre en scène et d'interpréter. Ils ne s'inquiètent pas plus des accessoires que la troupe mémorable du "Songe d'une nuit d'été"; et conviendraient volontiers comme les personnages de Shakespeare: "Toi, tu seras le mur. Toi tu porteras une lanterne et tu représenteras la lune."

Enfin les premières questions qu'ils balbutient sont telles que les posent les plus hautes philosophies et les psychologies les plus affinées... Car l'enfant est avant tout un être sérieux. Regardez-le tout animé par le jeu qu'il vient de délaisser, assis n'importe où, sur le vieux banc, sur la pelouse, sur une marche disjointe, pensif et recueilli, son livre entre les mains et les sourcils froncés, épelant avec ferveur quelque naïve histoire: je ne connais rien de plus auguste que ce spectacle familier.

Tout enfant doit conquérir le monde. De nos jours, on s'est avisé que cette conquête représente une admirable épopée et l'on s'est mis à en étudier les péripéties. Le monde énorme et mystérieux entoure cette petite intelligence et semble prêt à l'écraser. Elle n'en connait rien et pourtant il faut qu'elle le soulève. Ce drame passionnant se joue dans chaque berceau, dans chaque nursery.

Si nous y prenons garde, nous serons émerveillés de l'énergie, de l'acharnement, de l'ingéniosité qu'emploie l'enfant à se rendre maître de l'univers. Il doit d'abord s'emparer de son arme: la parole, arme humaine par excellence, mais dont il ignore tout à fait le maniement. — *Madame Lucie Félix-Faure Goyau.*



## RECETTES

*Macaroni au lait*

Faites cuire du macaroni durant dix minutes dans de l'eau salée bouillante. Egouttez et ajoutez une tasse de lait. Faites étuver jusqu'à ce que le macaroni soit tendre. Dans une autre casserole faites chauffer une tasse de lait jusqu'à ébullition et que vous aurez épaissi au moyen d'une cuillerée à thé de beurre et ensuite avec un oeuf battu. Egouttez tout le lait du macaroni, retournez-le dans un plat chaud et versez la crème sur le dessus. Servez immédiatement.

* * *

*Mayonnaise sans oeufs*

Ingrédients: 3 cuillerées à soupe de crème; 2 cuillerées à soupe de vinaigre; ¾ d'une tasse d'huile à salade; ¼ d'une cuillerée à thé de sel; ¼ d'une cuillerée à thé de poivre; ¼ d'une cuillerée à thé de moutarde.

Préparation: Mêlez bien les assaisonnements, ajoutez le lait et battez le tout dans l'huile. Puis ajoutez le vinaigre en fouettant bien pendant quelques minutes. Placez au froid dans une jarre couverte. Cette mayonnaise se conserve longtemps.

* * *

*Gros gâteau sans oeufs*

Ingrédients: 1 tasse de beurre; 2 tasses de sucre; 2 tasses de lait; 3 tases de farine; 2 tasse de farine swan's-down; 5 cuillerées à thé de poudre à pâte; ¼ d'une cuillerée à thé de sel.

Préparation: Défaites le beurre et le sucre ensemble. Ajoutez le lait alternativement avec la farine bien sassée avec la poudre. Faites cuire dans un grand moule dans un four modéré.

## PENSEES CHOISIES

L'amitié est soupçonneuse et ce défaut lui fait honneur.— *De Maistre.*

* * *

La bonne éducation fait le coeur; les bonnes manières, les vraies, n'en sont que la manifestation au profit des autres.

* * *

La gaieté est un des assaisonnements de la vie et parfois l'un de ses utiles ressorts; elle n'en est pas le but.



# L'ORIGINE

*Plus de vert bruissant sous les grands cieux brouillés.*
*Dehors, c'est le silence obscur des choses mortes.*
*Malgré nous, et forçant les âmes et les portes,*
*La tristesse s'exhale en hymnes désolés.*

*Qu'un petit coin de bleu paraisse, et c'est la joie*
*Qui passe sur le coeur comme un regard aimé;*
*Que par un peu de gris l'azur soit refermé,*
*Du chagrin vague et lourd l'esprit devient la proie.*

*Ainsi l'homme subit l'influence du ciel;*
*On dirait qu'il y tient comme par une chaîne*
*Qui l'attire là-haut pour l'extase prochaine,*
*Ou le laisse se perdre en bas dans le réel.*

*Toujours il sent en lui sa suprême origine;*
*Sitôt que dans l'espace il promène les yeux,*
*Une voix à l'accent doux et mystérieux*
*L'appelle du seuil d'or de la Maison divine!*

*Le ciel! le paradis lointain! il l'a perdu!*
*Il n'en a cependant pu dégager son âme;*
*Quoi qu'il fasse, toujours son désir le réclame;*
*Il veut y remonter, s'il en est descendu!*

*Et, sur le coeur de l'homme, à toute heure, s'exerce*
*Le sublime pouvoir du ciel jadis connu,*
*Soit qu'il se montre ainsi qu'un plateau gris et nu,*
*Ou que d'un gai rayon le soleil le traverse.*

ALBERT LOZEAU.

## Evangile

### XIXe dimanche après la Pentecôte

(S. Matth., XXII, 1-14)

En ce temps-là, Jésus, continuant de parler en parabole, dit aux princes des prêtres et aux pharisiens: Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire à ceux qui étaient invités: J'ai préparé mon festin; j'ai fait tuer mes boeufs et tout ce qui avait été engraissé: tout est prêt, venez aux noces. Mais, au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, et l'autre à ses affaires; quelques-uns se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages, et les tuèrent. A cette nouvelle, le roi irrité envoya ses troupes, extermina les meurtriers et brûla leur ville. Il dit ensuite à ses serviteurs: Le festin des noces est prêt; mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes; allez donc dans les places publiques, et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Les serviteurs parcoururent les rues, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale. Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme ne répondit rien. Alors le roi dit à ses serviteurs: Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dehors dans les ténèbres; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

Toutes celles qui ont eu l'avantage de connaître Madame Deniset auront aujourd'hui le coeur en deuil, en pensant qu'elle n'est plus. La mort l'a frappée en pleine jeunesse, alors que tout lui souriait.

Ce n'est pas elle qu'il faut plaindre, mais bien ceux qu'elle laisse, son mari et ses petits enfants.

Pour elle! Quelle délicatesse de la part du Divin Maître de l'enlever de cette terre avant que le souffle du malheur passât sur sa vie, car, à la vérité, les mieux partagés sont ceux qui partent jeunes, jouir du repos éternel.

C'est une femme supérieure qui vient de disparaître, et il faudrait une plume bien habile pour rendre justice aux beautés de cette âme d'élite.

Admirable maîtresse de maison; mère dévouée de plusieurs petits enfants, elle trouvait néanmoins le temps de s'occuper de science et d'oeuvres de charité. Je la vois encore, penchée sur des feuilles blanches, écrivant à la hâte un article demandé, et cela pour rendre service.

Madame Deniset savait écrire, et sous le nom de "Camille" les lectrices du "Coin des Dames" se rappelleront ses écrits pratiques.

Sa petite famille lui enleva tous ses instants de loisir; femme de devoir dans toute la signification du mot, son amour de la littérature ne put cependant lui faire oublier que le rôle principal de la femme s'exerce à la maison.

On se souviendra aussi que comme Présidente des Dames Patronesses, il y a quelques années, Madame Deniset s'attira, par sa bienveillance et son savoir-faire, des amies qui n'ont jamais oublié son dévouement et ses capacités.

Nous l'avons admirée et aimée dans la vie, ne l'oublions pas dans la mort et déposons sur sa tombe l'offrande de nos prières.

GERTRUDE.

MGR GROUARD No 16

# SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

(SUITE)

Qu'est devenu cet Iroquois? Qu'est devenue la jeune orpheline? De cette dernière, on n'a jamais plus entendu parler et l'on suppose avec assez de vraisemblance que l'Iroquois l'a mangée aussi. Plusieurs ont pensé que cette malheureuse enfant avait peut-être été une cause indirecte du meurtre du Frère, dans ce sens que ce saint religieux l'aurait protégée contre les attaques déshonnêtes du Sauvage, lequel pour satisfaire sa passion n'aurait pas reculé devant le crime de l'homicide. Dieu seul connait ce qui s'est passé alors. Quant à l'Iroquois, il se dirigea, l'hiver suivant, vers la rivière la Paix, trainant une vie misérable. Il approchait en cachette des campements des Cris qui habitent cette contrée, et prenait ce qu'il pouvait. Une nuit, aux alentours d'un camp, des chiens donnent l'éveil. Un homme sort de sa loge armé d'un fusil, il croit voir un animal passer entre les branches, il tire dessus et rentre chez lui, renvoyant au lendemain d'examiner s'il a tué ou manqué cet animal. Au lever du soleil, il s'en va vers l'endroit où il avait tiré, et trouve un homme mort! Il reconnait l'Iroquois!

J'ai revu bien souvent le lieu où notre cher Frère Alexis est tombé sous les coups de son meurtrier. Une humble croix y a été dressée. Quels tristes souvenirs elle nous rappelle! Mais aussi quelles leçons d'obéissance héroïque le cher Frère Alexis Reynard nous a donnés là! Une autre mort, quelque temps auparavant, m'avait également beaucoup peiné. Le Rév. Père Eymard s'était noyé dans le lac Athabaska, à la porte de la mission!

A la fin de mai 1876, nous nous embarquâmes pour l'Amérique. J'avais peur que le Père Souliers ne se trouvât fort indisposé par le mal de mer, mais Dieu merci, il n'éprouva qu'un léger malaise les deux premiers jours. La traversée se fit dans de bonnes conditions; point de tempête ni de gros vent; rien en un mot qui mérite d'être mentionné de ce côté, mais cependant ce voyage eut un caractère spécial que je dois signaler. Nous avions à bord un bon nombre de personnes distinguées, entre autres les membres d'une commission envoyée par le gouvernement français aux Etat-Unis pour le représenter aux fêtes du 100me anniversaire de l'Indépendance Américaine. Le comte de Rochambeau, descendant de celui qui avait combattu avec La Fayette pour conquérir cette indépendance, faisait partie de la commission et sa présence excitait une légitime curiosité. En outre, notre navire, au lieu de se rendre à New-York, devait nous conduire à Philadelphie où, cette année-là, une exposition universelle attirait une foule immense. Ce changement de port n'avait rien pour me déplaire, mais j'allais me trouver en pays complètement étranger et je craignais de tomber peut-être dans les pièges de quelque chevalier d'industrie ou de courir d'autre aventure désagréable avec le Père Souliers.

En arrivant à Philadelphie, tous les passagers étaient sur le pont et les quais étaient couverts de monde. Je me tenais au premier rang, et promenais mes regards sur cette foule, quand je vis un homme me faire des signes, en agitant son chapeau. Il m'avait reconnu à ma barbe, paraît-il, mais moi je me demandais qui il pouvait être. Cependant le navire avançait lentement, et on se préparait à jeter l'ancre. Alors, étant assez rapproché pour distinguer cet homme, je reconnais le Rév. Père Antoine, Provincial des Oblats du Canada! J'avertis le Père Souliers et tous les deux nous saluons avec joie ce bon Père Antoine! Comme je me sens heureux d'avoir en lui un guide sûr qui nous pilotera dans cette ville et me dégagera de ma responsabilité et des embarras inévitables avec les agents de la douane et des compagnies de transport! A peine la passerelle est-elle placée et liberté donnée de débarquer que le Père Antoine vient à notre rencontre et nous rend tous les services possibles. Il avait reçu avis de notre arrivée et était venu à notre rencontre pour nous conduire à Montréal. Mais avant de partir, il eut la bonne idée de nous proposer une visite à l'exposition. Le Père Souliers accepta, et il va sans dire que je ne me fis pas prier deux fois. Nous eûmes ainsi le plaisir de parcourir, rapidement il est vrai, ces vastes galeries où le monde entier avait exhibé ses meilleurs produits. Naturellement les Etats-Unis l'emportaient sur les autres nations par le nombre et la variété, sinon par la perfection des objets exposés, et l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer le merveilleux progrès réalisé pendant le premier siècle de leur existence.

Après cette intéressante visite nous partîmes pour Montréal et je me hâtai de me préparer au voyage de la rivière Rouge. On m'attendait pour me mettre à la tête d'une petite caravane destinée à nos missions du Nord. M. l'abbé Jolys en faisait partie. Mgr Faraud l'avait laissé, l'année précédente, au Grand Séminaire de Québec, et lui avait donné l'ordre de venir avec moi au Lac la Biche. Je fus enchanté de l'avoir pour compagnon de route, et nous ne tardâmes pas à devenir de bons amis que nous sommes toujours restés depuis. Les autres membres de la caravane étaient Soeur Carroll et quatre bonnes filles qui se dévouaient au service des missions. Le Père Lacombe, prêchant à Montréal, avait fait appel aux personnes de bonne volonté, et ces bonnes filles avaient bravement répondu à son appel.

Nous partîmes de Montréal et arrivâmes sans encombre à Saint-Paul. De là, une nouvelle ligne de chemin de fer nous conduisit à Fargo, d'où une branche en construction nous amena à Fisher Creek sur la Rivière Rouge. C'est dans ce trajet de Saint-Paul à Fargo que je revis le Père Génin, que j'avais peut-être dégoûté du MacKenzie en lui faisant manger de la viande de chien. Il parut avoir oublié complètement mes procédés disgracieux d'autrefois et m'entretint d'une façon assez aimable. Arrivés à Fisher Creek, nous eûmes de la peine à trouver place sur le *steamboat* en partance pour Winnipeg, tant de nombreux passagers le remplissaient déjà.

Aussitôt débarqués, nous voulons nous rendre à Saint-Boniface, mais il nous faut passer par des rues pleines d'une boue si épaisse et si collante qu'on ne s'en arrache qu'après des efforts désespérés. Nous réussissons cependant à traverser la rivière Rouge, pour trouver les chemins dans le même état. Enfin Soeur Carroll atteint avec les filles le couvent des Soeurs Grises. L'abbé Jolys et moi, nous nous rendons à l'évêché où Mgr Taché nous reçoit avec sa bonté ordinaire. Nous demeurons là jusqu'au 24 juin, fête de Saint-Jean-Baptiste, que les Canadiens et les Métis célébrèrent avec solennité. Le Père Souliers venait d'arriver. On le pria de prêcher à la messe pontificale. Il parlait fort bien et son sermon charma l'auditoire qui remplissait la cathédrale. Messieurs Dubuc, Royal, Bernier et autres personnages distingués vinrent l'en remercier. Dans l'après-midi, il y eut un pique-nique et des amusements auxquels nous prîmes part. Les Canadiens-Français jouaient alors un rôle important dans le gouvernement du Manitoba, sans doute en conformité avec les principes de la Constitution, mais aussi parce qu'ils forçaient, par leur caractère et leurs talents, leurs concitoyens anglais à les estimer et à les respecter. La paix régnait dans la nouvelle province, quoique des nuances de trouble subsistassent encore. Ainsi Mgr Taché réclamait en vain l'amnistie qu'on lui avait promise, Riel était exilé et Lépine retenu dans les prisons de Winnipeg. Nous allâmes le visiter et lui porter des paroles d'encouragement. Son frère devait nous conduire à travers les prairies avec notre caravane et les bagages des missions du Nord, jusqu'au Fort Pitt, où Mgr Faraud avait promis de nous faire prendre pour nous mener au lac la Biche.

Nous nous mîmes en route, le 25 juin, assis au milieu de caisses et de ballots, sur les charrettes d'alors, traînées chacune par un boeuf au pas tranquille et lent comme aux beaux jours des rois mérovingiens. Quelle différence avec mon premier voyage si mouvementé et si pittoresque à travers les rivières et rapides, sur les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson se rendant au Portage la Loche! La lenteur de la marche rendait encore plus désagréable la monotonie de ces immenses prairies. Heureusement, l'abbé Jolys et moi, nous pouvions laisser la caravane, partir en avant avec nos fusils et tuer quelques canards dans de petits lacs près desquels nous passions. Il n'y avait aucun pont sur les rivières, dans ce temps-là, et on ne pouvait pas toujours les traverser à gué. Alors Lépine et ses Métis démontaient les charrettes, en formaient des radeaux. Un homme passait à la nage avec une longue corde entre les dents et en y attachant un radeau que l'on tirait alternativement d'un bord à l'autre, on transportait voyageurs et bagages. Les boeufs et les chevaux étaient poussés à l'eau et se tiraient aisément d'affaire. Arrivés de l'autre côté, il fallait démancher les radeaux, remettre les charrettes sur leurs roues, recharger le bagage, et tout cela prenait un temps considérable.

En ajoutant les arrêts occasionnés par des orages et des pluies assez fréquentes, notre voyage au lac la Biche dura près de soixante-dix jours. Nous ne rencontrâmes que peu de gens en chemin: quelques Sauvages occupés à la chasse du buffalo qui rôdait encore dans les prairies. Au lac des Canards une de nos filles, que l'on avait baptisée *la Mère André* parce qu'elle était destinée à la mission Saint-Laurent où résidait le Père André, nous quitta pour se rendre à ce poste situé dans le voisinage. Après avoir traversé la Saskatchewan au Fort Carlton, nous atteignîmes le Fort Pitt, où le Père Colignon nous attendait avec boeufs, chevaux et charrettes pour nous conduire au Lac la Biche. Le pays depuis Carlton présentait un aspect plus varié. De jolis lacs, de hautes collines et de belles forêts charmaient nos regards après les immenses prairies si monotones que nous avions traversées.

Lépine nous ayant remis avec les bagages des Missions du Nord entre les mains du Père Colignon, s'en retourna à la rivière Rouge et nous repartîmes avec ce cher Père pour le Lac la Biche, où nous arrivâmes sains et saufs. Quel bonheur de revoir Mgr Faraud et ses compagnons, le Père Leduc, les Pères Leserrec et Dupire! L'abbé Jolys n'était pas moins heureux que moi. Soeur Carroll et nos trois filles éprouvaient la même joie en entrant dans la maison des Soeurs. Pour comble de plaisir, Mgr Grandin nous arriva quelques jours après. Et voyez quelle bonne fortune m'advint alors. Ayant réglé les affaires qui l'avaient amené, il m'invita à l'accompagner à Saint-Albert et pria Mgr Faraud de me laisser partir avec lui, ce qui fut accédé sans difficulté. L'automne approchait, on se dépêcha de partir. Une de nos filles, du nom de Marie Blanc, destinée aux missions de Mgr Grandin, s'en vint avec nous jusqu'à Saint-Albert, où les Soeurs Grises avaient un couvent.

Mgr Grandin était d'abord coadjuteur de Mgr Taché, avec future succession, mais les progrès de la foi dans les prairies de l'Ouest décidèrent le Saint-Siège à diviser de nouveau le diocèse de Saint-Boniface en créant le Vicariat Apostolique de la Saskatchewan dont il fut chargé en attendant qu'il devint évêque de Saint-Albert. Ce poste était le plus important du pays après Winnipeg et Saint-Boniface. De nombreux Métis y avaient fixé leur demeure et possédaient des fermes qu'ils commençaient à cultiver. La mission possédait aussi une belle terre et un troupeau de bêtes à cornes ainsi que de bons chevaux. On y cultivait presque uniquement les patates et l'orge, car on craignait pour le blé le froid de certaines nuits d'été. Petit à petit, la venue de nouveaux colons, des défrichements plus considérables, et le dessèchement de terrains marécageux ont fait disparaître en grande partie les dangers de la gelée. La mission de Saint-Albert est agréablement située sur de jolies collines qui bordent la rivière Eturgeon. Une belle église toute neuve à côté de l'évêché d'une apparence plus que modeste, le couvent des Soeurs beaucoup plus imposant, des maisons assez proprettes alignées sur la côte, tout offrait un aspect plaisant à l'oeil et semblait promettre un avenir prospère à cet établissement. Edmonton n'était encore qu'un fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson où les Sauvages des prairies venaient faire leurs échanges. Ce fort, il est vrai, avait l'avantage d'être situé sur les bords très élevés de la Saskatchewan, mais Saint-Albert l'emportait de beaucoup par le nombre de la population et le développement de l'agriculture. Avec Mgr Grandin demeuraient le Père Lestanc, que j'avais vu à Saint-Boniface en 1862, et le Père Blanchet, citoyen de la ville du Mans, et aussi plusieurs bons Frères converts. Comme j'avais à séjourner assez longtemps à Saint-Albert, je me risquai à décorer une chapelle latérale de l'église. Une belle statue de la sainte Vierge se dressait au-dessus de l'autel, et de chaque côté je dessinai trois niches dans lesquelles je logeai saint Joachim, saint Jean-Baptiste et saint Luc d'un bord, sainte Anne, saint Jean l'Evangéliste et le Pape Pie IX de l'autre. Pour les bons Métis qui n'avaient jamais rien vu de semblable et qui n'étaient pas grands connaisseurs en fait d'oeuvres d'art, ces peintures paraissaient dignes d'admiration, mais vraiment, je n'avais pas lieu d'en être fier.

L'hiver venu et une neige assez épaisse couvrant la terre, Mgr Grandin me fit reconduire au Lac la Biche en compagnie du Père Blanchet, qui désirait recevoir des leçons de dessin et de typographie. Mgr Faraud me communiqua ses intentions. Il voulut, à mon regret, me retenir au Lac la Biche. Le Père Leduc ne lui avait été que prêté momentanément et devait retourner à Saint-Albert. Qu'allais-je devenir? Il y avait bien, à trois journées de distance, au lac de Coeur, de nombreux Montagnais auxquels je pouvais rendre service, — et de fait, je suis allé régulièrement deux fois par an, leur donner la mission, — mais si je devais rester à Notre-Dame des Victoires et y remplacer le Père Leduc, comme cela paraissait probable, je me trouvais fort embarrassé.

Avant d'aller plus loin, faisons en peu de mots l'histoire de cet établissement. M. Thibeau y passa le premier dans un voyage d'exploration et reconnut l'importance de la place. Le Père Remas, en 1864, y commença l'oeuvre de la mission dans les circonstances les plus difficiles. Mgr Taché vint le visiter et choisit le terrain actuel pour y bâtir la première maison. Il prévit le parti qu'on pourrait tirer du Lac la Biche pour subvenir aux besoins des missions du Nord si la Compagnie de la Baie d'Hudson ne se chargeait plus de transporter leurs bagages, comme il fallait s'y attendre. C'est pourquoi il y appela les Pères Tissot et Maisonneuve, hommes doués d'aptitudes spéciales, qui, sans négliger d'instruire les gens, développèrent la mission d'une manière admirable au point de vue matériel et en firent la plus belle ferme de ce temps-là dans l'Ouest Canadien. Il fallait des boeufs et des chevaux en nombre suffisant pour se rendre juqu'à Saint-Boniface, à travers la prairie; ils les élevèrent. Il était nécessaire de couper un chemin dans la forêt afin d'atteindre les immenses plaines; ils le coupèrent. La terre pouvait produire des moissons; ils la cultivèrent et eurent de bonnes récoltes de blé. C'était, pour le dire en passant, le seul endroit à l'ouest de la rivière Rouge où le blé fut cultivé. Ayant obtenu du blé, il fallait le moudre et ils établirent un moulin à farine près d'une chaussée de castors qui leur fournit une prise d'eau suffisante. Désirant enfin ouvrir une école pour les enfants du pays, ils firent de la chaux et bâtirent la première maison de pierre que l'on ait vue dans l'ouest, et Mgr Taché obtint de Montréal une colonie de Soeurs Grises qui vinrent s'y installer en 1862.

Grâce donc au travail intelligent et énergique des Pères Tissot et Maisonneuve, la mission de Notre-Dame des Victoires avait atteint un degré de prospérité qui la rendait capable de remplir le but que Mgr Taché s'était proposé. C'est pourquoi il l'avait offerte à Mgr Faraud, quand la Compagnie dut renoncer à transporter nos bagages en 1869, ainsi que je l'ai dit plus haut. Et le Lac la Biche devint le point stratégique, le centre de ravitaillement des missions de l'Arthabaska-MacKenzie pendant près de vingt ans. On a vu comment se faisaient les transports depuis Saint-Boniface jusqu'au Lac la Biche. Le bagage une fois arrivé là devait y rester tout l'hiver. Au printemps, vers la fin du mois de mai, quand la glace avait disparu sur le lac, on chargeait ce bagage dans une barge et de bons rameurs des environs de la mission, sous la conduite d'un pilote expérimenté, se lançaient dans le courant, faisaient les portages, sautaient les rapides et déposaient leur cargaison au Fort MacMurray. A cet endroit, la Cie de la Baie d'Hudson les reprenait et les menait à destination.

Mgr Faraud fit construire une barge dont on se servit les deux premières années. Mais le nombre des postes où résidait le missionnaire croissant, une seule barge ne suffit plus et il fallut s'en procurer une seconde, et pour cela une quantité de planche de longueur et de dimensions spéciales était nécessaire. Monseigneur y pourvut. Dans ses voyages, il avait vu et examiné attentivement des scieries mécaniques et il voulut en installer une au moulin que les Pères Tissot et Maisonneuve avaient bâti près de la chaussée de castors. Très habile ouvrier comme il était, il fit de ses propres mains la charpente, le chariot, les roulettes placées dessus, les poulies, les courroies avec des peaux de boeufs, (car on en tuait chaque automne), puis il acheta une scie circulaire, la mit en place, et quand la grande roue du moulin tournait, tout marchait à merveille. Mais les planches sorties de là ne servaient pas seulement à la construction des bateaux. Monseigneur les employait encore à faire de nombreuses caisses destinées aux missions, car beaucoup de colis arrivant d'Europe n'avaient pas la solidité suffisante pour résister aux multiples transbordements nécessités par les portages.

Puisque je parle de caisses et de colis, il est peut-être bon de dire un mot de ce qu'ils contenaient et de ce qui formait l'approvisionnement annuel de nos missions. Il y avait d'abord les ornements et linges d'églize, les vases sacrés et autres objets religieux, le vin de messe en mesure assez restreinte, un litre par mois étant alloué à chaque prêtre. Ensuite les vêtements pour tout le personnel, Pères, Frères, Soeurs et enfants des écoles qu'il fallait habiller de la tête aux pieds; rations de thé, de sucre et de farine; haches et autres outils, clous, vitres, ustensiles de cuisine, etc.; poudre, plomb de chasse et balles, surtout une bonne provision de fil à rêt pour la pêche. Ajoutez à cela un assortiment varié d'articles destinés aux échanges. L'argent n'ayant pas cours dans l'Athabaska-MacKenzie, nous étions obligés de suivre la méthode employée par la Cie de la Baie d'Hudson qui payait avec les marchandises importées tout ce qu'elle achetait des Sauvages, — pelleteries, viande, poisson, etc., et les services de ses engagés. Le commerce des fourrures nous était interdit, mais nous avions besoin de bien des choses indispensables dans ce pays: peaux d'orignaux ou de caribous pour faire des souliers, des mitaines et autres vêtements d'hiver, viande ou gibier d'occasion, quand on avait la chance d'en trouver, etc.; il nous fallait aussi engager des Sauvages, car nous ne pouvions suffire à tous nos travaux. Or, il n'y avait pas d'autre moyen de payer tout cela qu'en donnant toutes sortes d'objets, ayant une valeur commerciale fixée par le tarif de la Compagnie. Il nous fallait aussi tenir un petit magasin dans chaque mission. Le transport de ce bagage s'effectuait une fois seulement dans l'été. Mais il fallait demander les objets deux ans d'avance.

Veut-on maintenant savoir quelles dépenses Mgr Faraud devait faire pour approvisionner ses missions? En moyenne de comptes, s'il achetait pour 25 piastres, il payait 75 piastres de transport. Ainsi, une livre de farine coûtait 25 sous au lac Athabaska et 50 sous à Good Hope dans le MacKenzie. Cela fera comprendre combien Mgr Faraud avait eu besoin de solliciter la charité catholique en parcourant les diocèses de France et de Belgique afin de soutenir et de développer ses oeuvres. Et combien les missionnaires se trouvaient réduits à la plus grande pauvreté!

Ces explications données, je reviens à l'embarras dont j'ai parlé, quand je fus retenu à la mission de Notre-Dame des Victoires. La population du Lac la Biche se composait de Métis dont quelques-uns seulement parlaient français; la grande majorité parlait cris, ainsi que les tribus du voisinage, à l'exception des Montagnais du lac de Coeur. Si l'on me chargeait de la direction de la mission, que pouvais-je faire avec tout ce monde dont je ne connaissais pas la langue? Mgr Faraud me dit: "Apprenez cette langue, je vais vous en donner des leçons." Et je me remis à l'étude. Nous avions la grammaire crise du Père Lacombe, son dictionnaire cris et français, ses sermons et sa traduction des évangiles. Les Pères Leserrec et Dupire étaient déjà trop avancés pour que je me misse avec eux à l'école du Père Leduc; c'est pourquoi Monseigneur se fit mon professeur bénévole, et je vous assure qu'il ne ménageait pas sa peine. De mon côté, je puis dire sans me vanter que je m'appliquai avec autant d'ardeur que pour étudier le montagnais au Lac Athabaska. Mais quelle différence entre les deux langues! Il n'y en a pas plus entre le jour et la nuit. Je trouvais le cris aussi agréable à entendre que l'italien, et c'est vrai, la prononciation n'offre pas de difficultés. Les règles de la grammaire sont claires et précises, la formation des mots est simple et naturelle; on dirait une eau limpide sortant sans effort d'une belle source. Mais les conjugaisons présentent une telle complexité, de si nombreuses transformations que l'on est d'abord épouvanté; on se croirait dans un labyrinthe où des chemins sans nombre se croisent à l'infini et vous exposent à des égarements perpétuels. Cependant, avec le temps, la réflexion et une bonne volonté persévérante, vous réussissez à saisir le fil qui vous conduira sûrement à la lumière. Alors, vous ne pourrez vous empêcher d'admirer la perfection incomparable de cette langue. Mgr Faraud prenait plaisir à me signaler ces beautés et m'encourageait à l'étude. "Apprenez bien les conjugaisons, et vous saurez le cris", me disait-il. Et je me fis un devoir de suivre son conseil; si bien qu'avec la grâce de Dieu, je finis par parler suffisamment cette langue pour exercer le ministère de la prédication. Mais pendant dix ans, je ne me suis pas aventuré à prendre la parole en cris sans avoir préalablement écrit mon discours que je faisais corriger par les gens du pays.

(A SUIVRE)

# LA MUSELIERE

On se rappelle peut-être qu'il y a quelques mois un ancien secrétaire de l'Association des Manufacturiers, M. G.-M. Murray, proposa, dans une circulaire aux grands annonceurs et aux membres de l'association dont il fut pendant un temps l'homme de confiance, le boycottage des journaux qui ne seraient pas protectionnistes. Il y allait sans ambages, avec cynisme. Il invitait ceux à qui il s'adressait de des opinions de la presse canadienne sur la question du tarif; chaque journal aurait son dossier. Et puis, quand le partage du budget de publicité de le partage du budget de publicité de triels sauraient qui encourager, qui se confier à lui; il ferait un relevé décourager, qui aider, qui étrangler lentement, à moins qu'on leur donnât des gages. M. Murray se faisait fort de mener son projet à bien.

La presse canadienne du temps mit la main sur cette circulaire, la commenta dans ses colonnes et invita M. Murray à essayer de changer ses convictions économiques à elle, quand en avait. Il ne paraît pas que M. Murray ait réussi à amener les fabricants du Canada, comme tels, à supprimer de leurs listes de publicité les noms de journaux libre-échangistes ou protectionnistes modérés. Le Globe, qui prêche le libre-échange, le Soleil, qui est l'organe officiel du parti libéral,— ou qui du moins afficha pendant longtemps cette étiquette en tête de ses colonnes, pour la supprimer il n'y a pas bien des mois,—fourmillent encore d'annonces de fabriques canadiennes de tout genre. Et ce ne sont pas les seuls, de ceux qui font plus ou moins grise mine au protectionniste à outrance,—si le Soleil a penché vers le protectionnisme pendant la dernière élection partielle de Saint-Roch,—qui reçoivent malgré tout des annonces des manufacturiers.

En dépit de son insuccès, M. Murray revient à la charge. Aux derniers jours d'août, il a publié une deuxième circulaire, adressée aux mêmes industriels, où il leur renouvelle l'invitation qu'ils n'ont pas paru entendre, il y a déjà des mois.

M. Murray écrit, entre autres choses:

"Le prix du papier n'est plus artificiellement tenu à la baisse, il a sauté de $80 à $120 la tonne; le ministère des postes refuse de continuer à transporter plus longtemps les journaux pour à peu près rien. Il a triplé les frais de transport. L'union typographique a fait reconnaître de force aux propriétaires de journaux une nouvelle échelle de prix fort élevés. Tout monte, rien ne baisse, rien, sauf ce que les propriétaires de journaux ne veulent pas voir diminuer, les recettes de publicité. Au moment même où ils en sont à calculer de combien ils peuvent hausser derechef leur tarif de publicité pour faire face au coût de revient sans cesse croissant des journaux, et qu'ils calculent aussi combien plus d'espace ils peuvent accorder aux annonceurs, à des prix plus forts, voici que survient une crise, dans le monde des affaires, qui conduit à des coupures sérieuses des budgets de publicité. A un industriel aussi mal pris, les rédacteurs diraient: "Tirez sur vos réserves!" Pour eux c'est une autre affaire. Les annonces peuvent aujourd'hui, parler sérieusement affaires avec les propriétaires de journaux et ils seront très bien écoutés. Le propriétaire de journal sait que les annonceurs sont la seule classe de gens qui peuvent sauver du désastre financier son entreprise; et tout ce que les annonceurs demanderont, dans la limite du raisonnable, ils l'obtiendront. Le fait que des journaux comme le Toronto Times, la Peterboro Review, le Saskatoon Phoenix et le Regina Post sont disparus indique suffisamment aux autres que la mort les guette de près, et que s'ils veulent survivre, il leur faut s'occuper moins des idées des rédacteurs et attacher plus d'importance aux finances de l'administration. Au moment où l'été de la prospérité, pour les journaux, se mue en un automne de contrariétés, au temps où la toge de l'arrogance directoriale doit tomber pour faire place au vêtement de l'humilité, le temps est favorable aux annonceurs de faire leurs marchés serrés. Ils perdront une splendide occasion, s'ils ne le font pas"—Then is the time for advertisers to drive a hardtime bargain. They'll lose a wonderful opportunity if they dont".

Et voilà.

Au vrai, avec la crise financière, le renouvellement de plus en plus difficile de leurs contrats de papier à journal, les gages de plus en plus élevés pour leurs artisans, le moindre progrès du tirage des journaux, à mesure qu'ils élèvent leur prix de vente et d'abonnement, la situation de ceux qui veulent rester indépendants devient de moins en moins rassurante. Il est, par exemple, telle catégorie d'annonces financières dont les plus honnêtes ne veulent pas; il est tels contrats de publicité plus ou moins louches qu'ils écartent. Ils ont beau demander à leurs plus fidèles annonceurs, un relèvement de tarif que la plupart d'entre eux consentent, parce qu'ils comprennent, tout cela ne peut suffire indéfiniment à écarter les déficits. Aussi bien, comme le note M. Murray, y a-t-il des chances pour que, dans certains bureaux, on écoute les suggestions de tels et tels gros annonceurs, de tels financiers prêts à donner un oeuf pour avoir un boeuf. Cela peut être le cas de certaines gazettes, en permanence sur le marché et qui, jusqu'ici, se sont laissé influencer assez pour qu'il ne soit pas difficile à qui les tient de donner un nouveau tour au garrot qui les lie.

Cela, toutefois, n'est pas le cas de tous. Il est des journaux qui se respectent et préféreront disparaître que de se laisser passer une muselière, par des hommes peu scrupuleux, aux aguets de gens à exploiter, soit que ces journaux se fassent leurs complices muets, soit qu'ils les représentent comme des personnes désintéressées, soucieuses avant tout de l'intérêt public. Et si M. Murray a quelque ombre de chance, auprès de certaines maisons que nous souhaitons devoir être rares, de certaines gazettes ouvertement vendues ou à vendre, il n'en a aucune auprès des autres.

Elles tiendront jusqu'au bout; et si l'apathie du public est telle qu'il ne voit pas en elles l'indépendance et l'honnêteté qui les guide, ne les reconnaît et ne les appuie pas, elles mourront, mais debout, pour renaître le surlendemain.

Car à quelques manoeuvres qu'on se livre pour les étouffer, la presse libre et la vérité ne meurent jamais.

PIERRE LABROSSE.

# Le nouveau programme primaire
## Et l'enseignement de l'anglais

(*Suite de la page 1*)

tez pas à l'épreuve sur une composition de leur crû.

Puis le vocabulaire! Son imprécision se fait sentir même pendant les études classiques. L'ortographe, on sait comme on nous la gâche. Le mal n'est pas particulier à la province de Québec, c'est vrai. Quantité de travaux pédagogiques français, avec des titres significatifs, signalent "la crise" du français à l'école primaire. Partout on demande d'alléger les programmes pour donner, dans la petite écolé, plus de temps et d'attention aux exercices de pensée et de langage, langage parlé et langage écrit. "Une réforme utile doit partir des petites classes", a-t-on conclu. (Cf. Conférences de l'*Ecole des Hautes Etudes Sociales* sur l'*Enseignement du français;* Paris, Alcaq, 1911. *La Crise des Méthodes dans l'Enseignement du français*, G. Lanson).

Le programme récemment approuvé par le Comité catholique a voulu appliquer le remède en réservant le cours inférieur à cette première formation fondamentale. Que de cris cette disposition n'a-t-elle pas soulevés de la part de ceux qui croient sincèrement qu'on ne peut rien faire apprendre sans livre, même si l'élève ne sait pas encore lire! On n'a échappé à ce danger que pour tomber dans un autre plus grave: l'introduction de la langue seconde qui va apporter de nouveaux moules, mêler les mots, vicier l'orthographe et retarder d'autant la formation initiale.

Non; ce qui manque à l'enfant qui passe de l'école primaire à l'école plus élevée, ce n'est pas la connaissance de l'anglais, c'est la connaissance de sa langue maternelle, c'est le pouvoir de saisir et de réfléchir. Le nouveau programme a voulu y remédier. La clause, introduite à la dernière heure, en encombrant le cours inférieur de l'enseignement d'une autre langue, suppose un principe qui détruit la raison d'être du travail accompli.

III

*2o—L'introduction hâtive de l'anglais pose un principe qui sape la base sur laquelle on a organisé le programme.*

Les raisons qu'on a fait valoir pour précipiter l'enseignement de l'anglais, raisons que je trouve formulées en substance dans le mémoire d'un groupe de professeurs et de directeurs des écoles de Montréal, sapent à sa base le principe sur lequel on a édifié toute la réforme du programme. Ce principe que je rappelais au commencement de cet écrit, ce principe que la presse a salué de ses bravos, le voici: l'école élémentaire ne doit pas viser à enseigner à l'enfant tout ce qu'il lui sera utile de savoir dans sa vie, ni à rendre l'enfant capable d'exercer un métier ou une profession lorsqu'il en sort; elle donne les notions fondamentales indispensables à tout homme sans distinction, elle oriente sans spécialiser. C'et dans ces vues qu'on en a éliminé la comptabilité commerciale pour ne donner que les éléments fondamentaux de toute comptabilité; — qu'on a retranché les sciences, pour ramener l'observation sur les choses familières qui entourent l'élève; — qu'on a classé les matières en essentielles et en accessoires; — qu'on a créé, à la suite de l'école élémentaire, l'école complémentaire où les connaissances éliminées pourront être introduites et développées en vue des spécialités vers lesquelles l'élève voudra orienter sa carrière. Et c'est précisément l'annonce de ce principe et de ces réformes qui a provoqué de chaudes adhésions.

Or, le mémoire en question suppose que l'enfant, au sortir de l'école élémentaire, va entrer immédiatement en position. "Aucune position n'est accessible à nos jeunes Canadiens français s'ils ne peuvent parler et écrire dans les deux langues".

Très bien, je suppose; c'est pourquoi je dis: montrons-leur donc au moins à parler et à écrire dans leur propre langue! Cela nous évitera l'humiliation d'entendre dire, comme je l'ai entendu de la bouche de deux hauts fonctionnaires civils, que les employés de bureaux dont ils utilisaient les services, quoique "gradués" d'académies en renom, leur faisaient des documents, leur rédigeaient des lettres qu'ils auraient honte de signer, et qu'ils ont dû les remplacer par des jeunes filles sortant de couvents moins réputés, mais enseignant mieux le français. Cela nous évitera l'humiliation que m'avouait un père de famille occupant une haute position sociale: "C'est pénible; mon fils a fait tout son cours à telle académie, et il ne veut jamais écrire qu'en anglais, parce qu'il avoue ne connaître pas suffisamment sa langue." Et c'est un représentant de la plus pure essence canadienne.

Mais pour revenir à ma première idée, s'il faut connaître l'anglais pour n'importe quelle position, faut-il donc que l'anglais envahisse le cerveau de l'enfant au seuil de l'école où il entre à sept ans? L'anglais, comme toutes les autres connaissances qui viennent se greffer sur la formation première, ne s'apprendra-t-il pas mieux quand cette première formation aura développé la capacité d'apprendre? Est-ce que tous nos hommes publics qui ont fait l'honneur de notre race n'ont pas appris l'anglais, règle générale, après avoir acquis la première formation dans leur langue maternelle?

L'on voudrait donc ramener l'école élémentaire, l'école des "éléments", à une école qui prépare immédiatement aux carrières! Alors faisons-y entrer le commerce, l'industrie, l'agriculture, que sais-je? Mais c'est précisément ce qu'on a voulu chasser de l'école. Tout le travail qui a été fait resterait donc sans raison d'utilité. Il est sapé à sa base. J'attire respectueusement sur ce point l'attention de l'autorité supérieure qui préside à notre instruction primaire. Si une énergique direction ne tient pas au principe admis en vue de ramener l'école primaire à son rôle naturel, l'enseignement restera encombré autant, peut-être plus que jamais; l'école élémentaire sera encore une polytechnique en miniature, ambitionnant de faire des commis, des industriels, des compétences universelles, sans tenir compte de la nature et de l'âge de l'enfant; dans quelques années le programme qui n'aura pas été suivi (comme l'autre, d'ailleurs, pourrais-je dire), sera déclaré un fiasco, et on proclamera l'école primaire une faillite. *Caveant consules!* Ce n'est pas par quelques modifications de détail, par quelques transpositions de matières au programme, qu'on améliorera les études; c'est par l'application vigoureuse d'un principe reconnu bon; c'est en ramenant énergiquement l'école dans ses cadres naturels d'où l'ont fait sortir, depuis une vingtaine d'années, les récriminations insuffisamment réfléchies de ceux qui ont voulu faire de l'école primaire une petite université qui dispense de la grande. Le coup de barre est donné; ne laissons pas la barque retomber dans le remous.

F.-X. ROSS, ptre.

Paul est paresseux comme une rouloeuvre. "Voyons, dit le père, que fais tu en classe? — Moi, j'attends la sortie.





# LE MONDE CATHOLIQUE

### Belle représentation catholique

Le nouveau ministère allemand renferme cinq ministres catholiques dont un prêtre. Parmi les ministres catholiques, on remarque le chancelier impérial Herr Fehrenbach.

Le prêtre-ministre, l'abbé Henry Brauns, est le secrétaire du travail. C'est un prêtre qui depuis longtemps s'occupe de questions sociales et économiques.

Constantin Fehrenbach, le chancelier impérial, étudia à l'université de Fribourg et se destina d'abord à la prêtrise. Il étudia ensuite le droit et se fixa à Fribourg.

Les autres ministres catholiques sont Herr J. Giesberts, ministre des Postes, Jos. Wirth, Secrétaire du Trésor, et Herr Hermes, secrétaire de l'administration des Vivres.

Giesberts est le fils d'un boulanger lui-même. Il s'est toujours occupé de questions ouvrières et fut l'éditeur d'un journal ouvrier catholique. Son influence comme chef catholique est grande et son entrée dans le cabinet ainsi que celle de l'abbé Brauns a été un coup porté à la propagande du bolchévisme et du radicalisme chez les ouvriers allemands.

Au parlement de Berlin les catholiques ont présentement quatre-vingt-treize des leurs.

L'Allemagne sent que pour se reconstituer il lui faut les forces de l'ordre.

### En grand danger — Les Missions

S. G. Mgr Schulte, archevêque de Cologne, a présidé récemment une réunion de plus de 300 prêtres de l'archidiocèse de Cologne tenue pour protester contre l'exécution de l'article 122 du traité de Versailles en vertu duquel les prêtres missionnaires et les religieuses de nationalité ennemie sont expulsés des territoires alliés.

Mgr Schulte a attiré l'attention sur le fait que plusieurs missions, autrefois desservies par des Allemands ou des Autrichiens manquent aujourd'hui de missionnaires et dénonça le traité de paix qui met ainsi en danger l'existence des missions catholiques.

Ce qui est infiniment triste, c'est que dans l'ensemble des pays Alliés, en France particulièrement, les sources de recrutement des missionnaires ont été taries pendant la guerre, et que de plus en vertu de la loi militaire française un certain nombre de missionnaires français sont tombés, au front, que, par conséquent, des missions restent sans pasteurs et que des protestants anglo-saxons en profitent pour ravager le champ des âmes.

### Le retour vers Rome en Suisse

De toutes parts on revient au Pape. La Suisse, qui avait supprimé la nonciature papale, vient de décider son rétablissement. Le titulaire ne sera pas nommé avant l'automne, mais la chose est décidée. Sans commettre l'inconvenance de nommer des noms propres, nous nous bornerons à constater que le délégué actuel du Saint-Siège, Mgr Maglione, a conquis d'emblée les sympathies unanimes du clergé, des corps politiques et des simples particuliers, tant par son tact que par les talents et sa grande activité. Il serait donc persona gratissima en Suisse.

### Progrès du catholicisme en Suisse

En Suisse le catholicisme est en constant progrès. On en peut juger par les chiffres suivants:

En 1873, fut enlevée aux catholiques Zuricois la seule église qu'ils possédaient, celle des Augustins. Un demi-siècle s'est à peine écoulé, et déjà Zurich possède quatre paroisses catholiques; le nombre des catholiques s'y est accru au point que la contruction immédiate d'une cinquième église paroissiale s'impose.

En 1860, Zurich comptait 2,-547 catholiques; en 1870, 3,377; en 1880, 4,771. Aujourd'hui sur les 108,000 habitants de cette ville, 70,000 sont catholiques (dans ce chiffre sont compris il est vrai, quelques milliers de vieux-catholiques).

Des quatre paroisses de Zurich celle de Saints Pierre et Paul est la plus ancienne et la plus étendue; elle compte 25,-000 paroissiens, le nombre des enfants catéchisés y dépasse 3,000 et les oeuvres d'hommes, de jeunes gens et de femmes y sont florissantes. Pour cette immense paroisse, il n'existe qu'une seule église de 800 places et une chapelle de secours (une ancienne buanderie), dans le quartier de Wollishofen: les 10,000 catholiques de Wiedeiken n'ont pas d'église à eux. Il y a assurément peu d'endroits en Suisse où la nécessité d'une nouvelle église se fasse pareillement sentir.

### Les catholiques aux Etats-Unis

La maison Kennedy, de New-York, vient de publier son annuaire pour l'année 1920-21 sur le catholicisme en Amérique.

Il est intéressant de noter les progrès que la religion catholique fait aux Etats-Unis. Sans doute ces progrès ne sont pas aussi considérables qu'ils pourraient l'être, mais il nous est permis d'espérer dans l'avenir, puisque le nombre total augmente.

Il y a actuellement dans les Etats-Unis et leurs possessions, le total respectable de 27,650,-204 catholiques, dont 17,735,-553 résident aux Etats-Unis même. C'est une augmentation de plus de 186,000 depuis l'an dernier, ce qui est assez notable, étant donné que l'immigration n'a pas été très forte en ces derniers temps.

Il y a seize archevêques dont deux cardinaux et 101 évêques; et le clergé régulier et séculier compte 21,019 membres, qui desservent 10,608 paroisses. Il y a 15,117 écoles catholiques, donnant l'instruction à 2,234,213 étudiants.

### Le premier quotidien catholique anglais aux E.-U.

Les catholiques de langue anglaise aux Etats-Unis ont leur journal quotidien, le premier, depuis quelques semaines. C'est le *Daily American Tribune*.

C'est le seul journal quotidien catholique de langue anglaise sur le continent américain et il est publié à Dubuque, Iowa, dans le centre des Etats-Unis, où la proportion des catholiques d'origine étrangère, surtout allemande, est très nombreuse.

Ce quotidien est le développement du vaillant tri-hebdomadaire, le *Catholic Tribune*. Il ouvre la voie et il faut espérer que d'autres journaux quotidiens catholiques de langue anglaise naîtront à sa suite.

Il y a un grand nombre de quotidiens catholiques aux Etats-Unis. Il y en a en français, en italien, en allemand, en polonais, etc. Ce n'est que cette année que les catholiques de langue anglaise ont pu avoir le leur.

Il y a place chez nos voisins pour plusieurs quotidiens anglais catholiques. La plupart des grands centres de l'est pourraient avoir le leur.

### Vers le Pape en Roumanie

Les pourparlers pour l'établissement des relations diplomatiques officielles entre la Roumanie et le Vatican sont terminés. L'"Osservatore Romano" a annoncé que le Saint-Siège a donné son agrément à la nomination du docteur Pennesen comme ministre roumain près le Saint-Siège, et se réserve de nommer prochainement un nonce à Bucarest.

Quoi qu'on fasse, la Papauté attire tout à elle. Dans le désarroi actuel des sociétés, tous les gouvernements qui ne veulent pas déchoir dans la boue et le sang éprouvent l'impérieux besoin de rechercher près d'elle la lumière des principes d'ordre et de stabilité.

### Nouvel évêque

S. G. Mgr Besson, le nouvel évêque de Genève et de Lausanne, vient de prendre possession de son siège. Il succède à Mgr Colliard, décédé.

### Un évêque philippin

Le T. R. P. Joseph Clos, S. J., curé de la cathédrale de l'Immaculée Conception, à Zamboanga, Iles Philippines, vient d'être nommé évêque du diocèse du même nom, à la succession de S. G. James McCloskey, transféré au siège de Jaro, par suite du décès de Mgr Maurice Foley.

Le Saint Père affirme dans les faits sa volonté de donner autant que possible à chaque pays des évêques de la nation et de la langue de leurs ouailles.

Depuis la conquête du pays par les Etats-Unis, la presque totalité des évêques des Philippines (il n'y avait d'exception que pour des évêques missionnaires évangélisant les districts les moins civilisés) ont été des américains de langue anglaise.

### Chinois décorés par le Pape

Mgr Reynaud, vicaire apostolique du Tché-Kiang oriental, annonce dans les *Missions catholiques*, que le Saint-Père vient de nommer, sans doute pour la première fois, un chrétient chinois chevalier de St-Grégoire le Grand, M. Lo Pahong ou Joseph Lô, de Changhai, très charitable et apoiotiste infatigable, et vient de décorer quatre dames chinoises chrétiennes, de Changhai encore, de la croix *Pro Ecclesia et pontifice*.

# JUBILE SACERDOTAL DE M. L'ABBE J.-C. ST-AMANT

## Le curé de Lorette fêté par le clergé, ses paroissiens et amis. — Belle manifestation paroissiale

Le 25me anniversaire de l'ordination sacerdotale de M. l'abbé J.-C. St-Amant, curé de Lorette, a été célébré, le 21 septembre, par une des plus belles fêtes de paroisse qu'on puisse voir et goûter. Car, s'il faisait bon d'être les témoins, c'était aussi pour le coeur un doux festin.

La fête a débuté la veille par une jolie séance donnée par les élèves du Couvent, dirigé par les Soeurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe. Les plus grandes dialoguèrent un beau commentaire des heures canoniales, tandis que les petites chantèrent d'une manière ravissante les grandeurs du sacerdoce catholique. Les belles roses des serres chaudes chaudes aussi bien que les modestes fleurs de nos champs furent mises à contribution pour rendre hommage au héros de la fête. Puis, à la fin de la séance, le petit Arpin, charmant bambin de six ans, tout de blanc vêtu, s'avança hardiment et annonça au jubilaire que la riche parure de roses, ornant le maître-autel, était un cadeau des Religieuses et des élèves.

Mardi, ce fut la pièce de résistance des célébrations. De toutes parts, les confrères de M. l'abbé St-Amant étaient accourus pour s'unir à la fête que les paroissiens de Lorette lui faisaient. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface avait aussi tenu à venir prendre part à cette fête de famille. Quarante-neuf prêtres étaient présents: Mgr Lemieux, P.D., les RR. PP. Lamontagne, Saucier, Mercier, C.SS.R., Houle, C.S.V., Bournival, S.J., Magnan, O.M.I., A. Champagne, C.R.I.C., les abbés Jolys, Cloutier, Prud'homme, Sabourin, Jubinville, Rocan, Desrosiers, Macaire, Perquis, Louison, Derome, Lizotte, Bélanger, Mireault, Gagnon, Claveloux, Paillé, Halde, Rivard, Lambert, Leguistrennec, Chamberland, Leroux, Bertrand, Dumoulin, Lee, Lamy, Heynen, L. Brodeur, H. Messier, Decelles, Béliveau, Primeau, Fortin, Deshaies, Caron, Senez, Brunet, McDougall.

A dix heures, grand'messe célébré par le jubiliaire, assisté de deux condisciples du Séminaire de Québec: MM. les abbés Derome, curé de Oak Lake, et Lizotte, curé de Keewatin. Monseigneur assistait au trône. Le sermon de circonstance fut donné par le doyen du clergé de Saint-Boniface, Monsieur l'abbé J.-M. Jolys, curé de Saint-Pierre-Jolys, et lui aussi ancien élève du Séminaire de Québec. Il parla de la grandeur du sacerdoce dans l'Eglise de Dieu.

Le chant était aux soins de Monsieur l'abbé Fortin, du Petit Séminaire; il avait sous sa direction un bon nombre de prêtres. Monsieur l'abbé I. Macaire tenait l'orgue. Le plain chant ainsi exécuté est vraiment la grande prière liturgique.

La quête fut faite par M. et Mme Arpin et M. et Mme Roy. Un pain superbe généreusement offert par les Soeurs Grises de Saint-Boniface fut béni par S. G. Mgr l'Archevêque et distribué pendant la messe par six demoiselles en costume d'enfants de Marie.

Après la messe, présentation d'une adresse par les paroissiens. Elle fut lue par M. S. Marcoux, représentant son père, préfet de la municipalité. Deux gentils anges apportèrent alors un beau calice, don de la paroisse. Ces anges étaient les deux enfants jumelles de M. Victor Trudeau.

A midi grand diner paroissial, donné par les Dames et les Demoiselles de la paroisse, ayant à leur tête Mme Gendron. On ne devait célébrer que deux jours et il devait bien y avoir des provisions pour un mois. C'était gentiment offert, gratuitement à tous, au clergé comme aux paroissiens de Lorette et des environs. C'était un vrai diner familial, la belle grande famille paroissiale. Ceux qui manquaient d'appétit au début ont dû en reprendre peu à peu, car la belle gaieté que faisaient naitre les chants canadiens plus beaux que la musique du plus bel orchestre d'instruments régalèrent les goûts musicaux et l'esprit patriotique des convives pendant tout le temps du repas. M. H. Arpin avait mis à la disposition de la paraoisse le beau grand local qui sert de salle d'échantillons pour les machines agricoles, dont il est agent.

Après le premier service, les prêtres voulurent rendre la politesse aux gentils chantres et aux gracieuses cantatrices qui avaient fait les frais des chants canadiens pendant leur diner, et à leur tour, se groupant autour du piano, ils entonnèrent, à l'évidente satisfaction de tous, des chants canadiens.

M. l'abbé Leguiastrennec, d'Otterburne, chanta une poésie composée par lui-même sur le héros du jour. C'était bien pensé, bien dit et bien chanté. M. l'abbé Caron, organisateur des fêtes, fit part d'une charmante lettre qu'il avait reçue de S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina. Le sympathique archevêque regrette de ne pouvoir assister à cette "fête organisée en l'honneur de son ancien et toujours cher élève, dont il gardera toute sa vie le meilleur souvenir." "Je serai avec vous de coeur, écrit-il, je prierai avec vous pour cet excellent prêtre et je demanderai au bon Dieu de le garder longtemps au respect et à l'affection de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître."

Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface rappela délicatement au Jubilaire quelques souvenirs de sa vie de mission, lorsqu'il exerçait le ministère dans les paroisses de Pine Wood et de Rainy River.

Les convives au grand banquet familial étaient nombreux; près de cinq cents personnes y prirent le diner; les prêtres présents, assistés d'un certain nombre de laïques, chantèrent pendant une couple d'heures. C'était enlevant et touchant. Belle réalisation de la parole de nos Saints Livres: "Qu'il est doux et consolant pour des frères d'habiter ensemble." Rarement nous avons vu plus belle intimité. Voilà de la démocratie comme nous voudrions en voir partout pour la paix et la félicité du monde.

Vers les trois heures et demie, les petites du couvent redirent quelques-uns de leurs morceaux de la veille et les Enfants de Marie rendirent leurs hommages à Monsieur le Curé qui les remercia en termes appropriés. Elles lui firent cadeau de plusieurs amicts, purificatoires, manuterges, finement brodés.

Le soir concert donné par M. Hélie et les artistes qui l'accompagnaient. Une température qui resta belle, bien qu'elle fût menaçante, avait fait s'éloigner un bon nombre de ceux qui étaient venus de loin. Cependant un grand nombre encore fut là pour le concert. Un feu d'artifice, préparé par MM. les abbés Caron et Macaire, et les jeunes MM. Proteau, Gendron, Arpin et Ferland, termina la journée.

Ce jour devait avoir un lendemain, continuation gracieuse et édifiante. Les enfants furent conviés à une messe spécialement dite pour eux. C'est la partie choisie du troupeau du Pasteur, celle qui a toujours une place spéciale dans son coeur. Le chant fut exécuté par les élèves du Couvent et les Enfants de Marie de la paroisse. Disons que nous avons rarement entendu d'aussi belle musique et d'aussi beau chant.

Second banquet paroissial donné par les bonnes Dames de la paroisse, qu'il est évidemment impossible de prendre au dépourvu.

Somme toute, belle et grande fête qui a fait du bien au coeur du pasteur dévoué et dont le souvenir ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire des paroissiens.

Il ne nous appartient pas de louer les organisateurs et organisatrices de cette belle fête. Nous craindrions de faire quelque oubli impardonnable en faisant des mentions spéciales. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les choses marchèrent comme par enchantement et que les organisateurs ne sont évidemment pas des novices.

Le service d'automobiles gratuit était à la hauteur des autres parties du programme. Le comité de réception mérite donc des félicitations.

Semblables fêtes font du bien; elles sont de nature à rendre plus forte l'organisation paroissiale en montrant toute la force de cohésion pour la conservation de la foi et de la nationalité.

*Testis.*





# En Province

## STE. GENEVIEVE

Les personnes qui désirent se récréer et, en même temps, coopérer à une bonne oeuvre, seront les bienvenues à notre soirée qui aura lieu, dimanche, le 3 octobre, au profit de l'église.

Il y aura du chant, de la musique et le tirage d'objets d'une tombola.

Le tout se terminera par une vente de paniers.



# La Revanche

Il y aura cinquante ans, le 20 de ce mois, que le Pape est prisonnier au Vatican. Le 20 septembre 1870, en effet, l'armée piémontaise du général Cadorna entrait dans la Rome pontificale par la brèche de la Porta-Pia.

Quels douloureux souvenirs évoque dans tous les coeurs catholique cette date sinistre! 10,000 soldats pontificaux, dont 4,000 Zouaves, parmi lesquels de nombreux Canadiens-français, assiégés plusieurs jours par 60,000 Piémontais et Garibaldiens, durent mettre bas les armes pour obtempérer aux désirs de Pie IX, leur chef et leur père, auquel répugnait une plus grande effusion de sang. Les vaillants soldats du Pape pleurèrent, quand on leur communiqua l'ordre de reddition. Depuis l'ouverture du bombardement, ils se battaient comme des lions, et les Zouaves se préparaient héroïquement à faire une sortie en rase campagne, quand on hissa le drapeau blanc sur la brèche. Dès la veille, Pie IX, dont le coeur paternel ne pouvait supporter la continuation d'un combat aussi inégal, avait écrit au général Kanzler, commandant-en-chef des troupes pontificales, une lettre émue, où, après avoir rendu hommage au courage héroïque de ses soldats, Sa Sainteté déclarait: "Quant à la durée de la défense, il est de mon devoir d'ordonner qu'elle consiste uniquement en une protestation constatant la violence, et rien de plus; c'est vous dire qu'on entamera, dès que la brèche sera ouverte, des négociations pour la reddition de la ville. Dans un moment où l'Europe déplore les très nombreuses victimes d'une guerre entre deux puissantes nations, on ne pourra jamais dire que le vicaire de Jésus-Christ, quoique assailli, ait consenti à une grande effusion de sang. Notre cause est celle de Dieu, et nous mettons en lui toute notre confiance. Je vous bénis de coeur, vous, monsieur le général, et toutes nos troupes.

Une dernière fois encore, le 21 septembre, la bénédiction pontificale devait descendre sur les Zouaves. Avant de faire déposer les armes aux bataillons qu'il commandait, et qu'il avait réunis sur la place Saint-Pierre, le colonel Allet fit acclamer le Pape par les défenseurs des Etats de l'Eglise; et Pie IX, paraissant à une fenêtre de ses appartements, étendit la main bénissante sur ces chers soldats. C'était le remerciement suprême du Pape-Roi, devenu l'auguste prisonnier du Vatican.

Avec le Pape, les ennemis de l'Eglise avaient cru emprisonner la Papauté. Mais, on n'enchaîne pas le verbe de Dieu: *verbum Dei non est alligatum*. Et, durant les cinquante années qui ont suivi la chute du *Pouvoir Temporel*, la Papauté n'a cessé de rayonner sur le monde d'un éclat merveilleux

Aux définitions immortelles de Pie IX, proclamant l'Immaculée Conception et l'infaillibilité pontificale, ont succédé les encycliques de Léon XIII, donnant au monde la lumière sur tous les grands problèmes qui agitent, à cette heure, l'humanité. Souverains, hommes d'Etat, patrons, ouvriers, et souvent des protestants et des incrédules, ont appris de ce Pape illustre à connaître leurs droits et leurs devoirs. Et ses enseignements ont jeté un tel éclat sur la Papauté que, durant les dernières heures de sa vie, l'humanité retint son souffle comme pour l'entendre parler encore, et qu'à sa mort, le concert de louanges qui salua sa mémoire fut vraiment universel. Puis, ce fut Pie X, avec ses vues éminemment surnaturelles sur les hommes et les événements, ses luttes apostoliques contre l'erreur dressant la tête jusque dans le sanctuaire, ses directions eucharistiques qui rapprochèrent du tabernacle des milliers et des milliers d'âmes, ses réformes courageuses et salutaires, ses prophéties sur le triomphe et le salut de la France. Règne magnifique, fait tout à la fois de vérité, de grâce et de sainteté, et qui apparut véritablement au monde comme la restauration de toutes choses dans le Christ.

Pie X est mort prisonnier comme Pie IX et Léon XIII, et la Papauté rayonne toujours sur le monde. Benoît XV, prisonnier aussi, attire à lui les représentants des nations de la terre. La patrie de Luther et la patrie de Henri VIII ont leur ambassadeur au Vatican, et la patrie de Calvin, qui vient d'accepter l'établissement d'une nonciature à Berne, sera bientôt représentée auprès du Pape, tout comme la Grèce schismatique le sera probablement, un jour, puisqu'elle a demandé au cardinal Dubois de lui obtenir l'accès de la cour pontificale. La Turquie elle-même ambitionne cet honneur. Demain, la France reprendra, à Rome, sa place de Fille aînée de l'Eglise et de protectrice des faibles. Et le jour n'est peut-être pas éloigné où le Japon et les Etats-Unis auront leur ambassadeur auprès du Saint-Siège.

Cinquante ans après la chute du Pouvoir Temporel, le Pape pourrait donc dire avec Jésus-Christ, dont il est le Vicaire: *Omnia traham ad meipsum.* C'est la revanche de la Papauté, revanche pleine de charité et de divine grandeur.

A. H.

— La *Semaine Religieuse de Québec.*





## CHEZ LES CHEVALIERS DE COLOMB

### Les dernières élections

M. F. Coyle a été élu Grand Chevalier au Conseil de Winnipeg et M. Horace Chevrier, Député Grand Chevalier. Les autres officiers suivants ont été élus: conférencier, M. J.-C. Davies; chancelier, M. A.-V. Redmond; commissaires-ordonnaeturs, MM. L. Jobin, A. Patenaude, A. Labelle et V. Guilbert; aumônier, M. l'abbé MacGregor; commissaires; M. J. Mooney, M. J.-C. Shelly et M. W.-J Duckett.



—Jeanne, as-tu partagé ta papillotte de chocolat avec ton petit frère?

—Oh! oui, petite mère. J'ai mangé le chocolat et je lui ai donné la devise. Il aime tant à lire, lui!

Maman cherche à expliquer à Totor la différence qui existe entre l'accent aigu et l'accent grave.

—Alors, s'écrie Totor, quand grande soeur se plaint de douleurs aigües, c'est pas grave?

Confidences de M. Jean à un petit camarade:

—J'ai dit à papa que j'aime beaucoup le potage, et je le déteste. Alors, quand je ne suis pas sage...

—Il te prive de dessert?

—Mais non... Il me prive de soupe!



## ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

198, rue Aulneau, Saint-Boniface

*Septembre est déjà avancé, et tous les jours il nous arrive des demandes d'institutrices. Nous avons là, devant nous, six noms d'écoles vacantes, où nous sommes anxieux de placer des Canadiennes-françaises. S'il se trouve encore quelques personnes qui n'ont pas conclu d'engagement pour cette année, et qui se décideraient à répondre à notre pressant appel, elles voudront bien sans tarder communiquer avec nous.*

*Les salaires sont tous très avantageux, les pensions recommandables et moyens de communications faciles.*

*LE SECRETAIRE.*

## Under "The Municipal Act"

RURAL MUNICIPALITY OF LA BROQUERIE
SALE OF LANDS FOR ARREARS OF TAXES

By virtue of a warrant issued by the Reeve of the Rural Municipality of La Broquerie, in the Province of Manitoba, under his hand and the corporate seal of the said Municipality, to me directed and bearing date the twentieth day of September, A.D. 1920, commanding me to levy on the several parcels of land hereinafter mentioned and described, for the arrears of taxes due thereon with costs, I do hereby give notice that unless the said arrears of taxes and costs, I do hereby give notice that unless the thirtieth day of October, A.D. 1920, at the Municipal Hall, in the village of La Broquerie, in the said Municipality, at the hour of two o'clock in the afternoon, proceed to sell by public auction the said lands for arrears of taxes and costs.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| S. E. qr. of Sec. 5-6-7 | 160 | $ 76.20 | 50c | $ 76.70 |
| E ½ of N. E. qr. of Sec. 19-6-7 | 80 | 75.80 | 50c | 76.30 |
| S ½ of N. W. qr. of Sec. 20-6-7 | 80 | 71.05 | 50c | 71.55 |
| S ½ of Sec. 16-6-8 | 320 | 154.50 | 50c | 155.00 |

All the above are patented.

Dated at La Broquerie, in Manitoba, this 22nd day of September, 1920.

J. O. BEAUPRE,
Secretary-Treasurer.

# Autour de la Ferme

## LA ROUILLE...

*Oui, Messieurs, la rouille c'est bien le chancre qui pourrait conduire notre culture à la ruine. Tout de même, en donnant plus de soin à nos terres, nous trouverons certainement un remède à cette épidémie si menaçante.*

*Ce qui a été dit et écrit de la rouille reste un peu problématique. Cette nuée jaune ou noirâtre qui enveloppe le faucheur de grain serait une multitude de microbes ou bacilles qui, tombant sur nos terres, n'auraient aucun effet. Mais il n'en serait pas de même de ceux qui vont se reposer sur les branches des arbres, arbrisseaux ou les lisières du foin qui avoisinent nos champs. Le vent soulève et transporte à de grandes distances ces baciles qui vont se déposer sur les tiges de grain vert. Si la tige est frêle, — parce qu'elle provient de mauvaise semence, peut-être aussi parce que la semence n'aurait pas été mise en terre en temps favorable, ou, en troisième lieu, parce que le terrain n'aurait pas été bien préparé, — alors ce bacile, profitant de l'humidité, se développe sur ces tiges maladives, se multiplie et finit par couvrir tous nos champs. C'est une épidémie qui peut avoir des conséquences désastreuses.*

*—Mais, dit-on en certains endroits, cette année l'humidité nous a fait défaut au point qu'il y a des localités où pas un grain de pluie n'est tombé depuis la fin de mai jusqu'aux derniers jours de juillet, et la rouille a fait son ravage là comme ailleurs. Que nous parlez-vous d'humidité pour le développement de vos baciles?*

*—Il faut bien remarquer que malgré la grande sécheresse que nous avons eue, nos terres ont, quand même, gardé une certaine quantité d'humidité; autrement nous n'aurions rien récolté. L'humidité et la chaleur sont les deux grands agents nécessaires de toute germination. Il y a donc eu de l'humidité pour faire pousser nos grains comme les parasites.*

*—Ceci me paraît bien raisonnable, me dit un quelqu'un. Mais voyez donc: j'avais deux champs bien préparés, puisque c'était, l'un comme l'autre, du relevé de pâturage. J'y ai mis la même semence, le grain m'a paru tout l'été également beau; les passants admiraient mon blé sans faire distinction de ces deux champs. Quand vint le temps des coupages, mon espoir n'était pas complètement déçu, mais je craignais parce que je remarquais de la rouille. Au battage, je constatais une différence énorme dans les récoltes de mes deux champs: l'un me donna 25 minots à l'acre et l'autre seulement 15 minots. Les deux champs pourtant avaient été semés en blé de même qualité, et les terrains avaient été préparés de la même manière; seulement le champ le moins fertile avait été semé 9 jours plus tard que l'autre. Mes deux champs étaient cependant atteints de la rouille.*

*Considérant que nous avons eu un été sans pluie et que nos grains ont été quand même affectés de rouille, cela fait craindre pour les récoltes à venir; et à moins qu'on n'applique un remède immédiat, nous sommes menacés de ne plus faire de récoltes payantes.*

*Quel remède à apporter? Il paraît qu'on est à étudier ce cas dans notre Collège Agricole de Winnipeg. En tout cas il est certain que nous aurons tout à y gagner en mettant dans une terre bien préparée, une semence choisie, et ce qui n'est pas la moindre condition, dans le temps voulu.*

*N.-C. JUTRAS, ptre.*

# La vie agricole

## L'industrie laitière au Canada

Le Canada a produit l'an dernier 101,554,131 livres de beurre d'une valeur totale de $55,182,422, contre l'année précédente 93,298,348 livres d'une valeur totale de $41,859,156. En 1919 la production du fromage a atteint 167,734,982 livres valant $44,804,894. C'est 7,143,331 livres de moins qu'en 1918, mais en raison du prix plus élevé obtenu par le fromage en 1919, cette production moindre a cependant rapporté au pays $5,349,262 de plus qu'en 1918. Le prix moyen du beurre a été en 1919 de 54 sous contre 45 sous en 1918. Le fromage a obtenu 26½ contre 22½ l'année précédente.

La production du lait condensé a fort augmenté l'an dernier. De 40,700,209 livres, elle est passée à 61,898,303 livres et d'une valeur de $5,711,174 à $9,425,076. D'un autre côté il y a eu diminution dans le lait évaporé qui de 38,617,367 livres en 1918 est tombé à 16,107,934 l'année suivante. Le lait en poudre dont il avait été produit 5,530,915 livres en 1918 a donné l'an dernier une production de 6,591,099 livres.

Ces chiffres n'indiquent pas la production totale en 1919. Il faudrait y ajouter ceux de maints sous-produits; caséine, lait stérélisé, lait écrêmé condensé, crème glacée (près de $4,000,000) lait vendu aux particuliers (plus de $10,000,000) gras de beurre ($5,000,000) etc.

En 1919 il a fonctionné au Canada 3,343 beurreries dont 1,043 produisant du beurre de crêmerie. Il y avait 422 beurreries-fromageries combinées, 23 fabriques de lait condensé et 1,835 fromageries.

Les produits fabriqués par ces différentes usines ont rapporté en 1919 $133,653,493 contre $107,340,850 en 1918.

## Une récolte de qualité

D'après le rapport du bureau des statistiques à Ottawa, les inspections de grain jusqu'au 10 septembre révèlent que le blé et généralement de bonne qualité. C'est ainsi que de 1,184 chars examinés, 1,014 ont été classés dans les quatre premières qualités.

## Le bacon canadien

Le ministère du ravitaillement en Angleterre a choisi le bacon canadien comme base du prix qu'il paiera pour le bacon importé des autres pays. En Angleterre on considère le bacon canadien comme supérieur aux bacons des autres pays.

## Les patates à Edmonton

L'Alberta a une forte récolte de patates dont la vente est commencée. Le prix au char varie entre $25 et $30 la tonne. Ceci veut dire 75 à 90 sous le minot.

## Les pommes en 1919

Le Canada a produit 3,334,660 barils de pommes en 1919 d'une valeur de $24,396,310. La Nouvelle-Ecosse, l'Ontario et la Colombie-Anglaise sont les grandes provinces productrices de pommes. La Nouvelle-Ecosse en a produit 1,600,000 barils, l'Ontario, 878,860, la Colombie-Britannique, 745,300 barils. Québec n'a produit que 70,500 barils.

## Le marché de la laine

Le dernier rapport est en date du 16 septembre. Il annonce la réouverture des filatures américaines, ce qui a donné un peu de vie au marché. Tous les produits des filatures ont été tarifiés à de 10 à 25 pour cent meilleur marché que l'an dernier. On croit que cette baisse incitera le public à acheter et l'on conclut que la demande réagira sur le marché de la laine brute.

Les laines fines sont toujours en demande. Les laines moyennes obtiennent cinq sous de plus tandis que les laines de qualité inférieure ne trouvent guère d'acheteurs.

Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont de fort approvisionnements de laine, mais il est des millions d'habitants de l'Europe centrale qui ont besoin de vêtements de laine. Le change très désavantageux pour ces pays milite contre tout achat au Canada. En juillet dernier le Canada a exporté aux Etats-Unis 239,367 livres de laine.

## Nos denrées entreposées

Il y avait 24,714,762 livres de beurre dans les entrepôts frigorifiques en Canada au 1er septembre, et 420,595 livres d'oléomargarine, suivant les chiffres publiés par le bureau fédéral de la Statistique dans son rapport préliminaire sur les denrées dans les entrepôts frigorifiques et qui est à subir le stage ordinaire de maturité. La quantité totale d'oeufs dans les entrepôts frigorifiques à la même date était de 14,153,600 douzaines, tandis que 563,074 douzaines étaient gelés, et 863,439 étaient placés dans la catégorie dite "non dans les entrepôts frigorifiques". Il y avait également 16,01[illegible],360 livres de fromage dans les entrepôts frigorifiques.

Le rapport démontre qu'il y avait 26,033,659 livres de porc de disponibles au premier septembre. La quantité totale est divisée dans les catégories suivantes: gelé, 4,783,225 livres; non gelé, 1,014,991 livres; salé sec, 1,889,514 livres; légèrement assaisonné, 6,012,177 livres; en voie de maturité, 13,133,752 livres. La quantité totale de boeuf dans les entrepôts également était de 6,624,310 livres; le mouton et l'agneau, 1,303,736 livres; la volaille, 419,486 livres; et le poisson, 21,797,055 livres.

Le professeur. — Mais, mon enfant, comment se fait-il que vous ne fassiez aucun progrès dans la lecture? A votre âge, je lisais couramment à première vue.

—L'enfant, naïvement. — C'est sans doute que vous aviez un meilleur professeur que moi.

Au Tuileries. — La maman:

—Tu sais, Jacques, que je t'ai défendu d'aller jouer auprès de Léon qui est un petit garçon mal élevé.

Jacques:

—Alors, maman, Léon peut venir jouer auprès de moi qui suis un enfant bien élevé.

## COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 27 SEPTEMBRE

| | |
|---|---|
| **BLE** | |
| No 1 Nord, déchargé | $2.55¾ |
| No 2 Nord, déchargé | $2.51¾ |
| No 3 Nord, déchargé | $2.46¾ |
| No 4 Spécial | $2.34¾ |
| No 5 | $2.24¾ |
| Track, Manitoba | $2.52¾ |
| Screenings | $10.00 |
| **AVOINE** | |
| 2 C. W. | $ .73⅝ |
| 3 C. W. | $ .70⅝ |
| Fourrage No 2 | $ .66⅝ |
| Track | .71⅝ |
| **ORGE** | |
| No 3 C. W. | $1.11⅜ |
| No 4 C. W. | $1.05⅜ |
| Track | $1.08⅜ |
| Fourrage | $ .94⅜ |
| **LIN** | |
| No 1 C. W., déchargé | $3.30 |
| No 2 C. W. | $3.24 |
| No 3 C. W. | $2.85 |
| Rejetè | $2.75 |
| Track | $3.30 |
| **SEIGLE** | |
| 2 C. W. | $1.78½ |

"Déchargé" veut dire décharge à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

## BETAIL

LUNDI, LE 20 SEPTEMBRE

| | |
|---|---|
| **"Steers."—** | |
| Excellent | $11.00—$12.00 |
| Bons | $4.50—$10.50 |
| Moyens | $6.50—$7.75 |
| Ordinaires | $6.00—$8.00 |
| **Feeders"—** | |
| De choix | $7.75—$8.75 |
| Bons | $5.50—$7.50 |
| **"Stockers", "Steers" et taures.—** | |
| De choix | $5.50—$6.00 |
| Bons | $4.50—$5.25 |
| **"Oxen"—** | |
| De choix | $7.50—$8.75 |
| Moyens | $6.00—$7.00 |
| Bons | $4.25—$5.50 |
| **"Bulls".—** | |
| Bons | $5.75—$6.25 |
| Ordinaires | $5.00—$5.25 |
| **Taures: De boucherie.—** | |
| Excellents | $8.50—$9.00 |
| Bons | $6.00—$8.00 |
| **Veaux.—** | |
| De choix | $11.00—$11.00 |
| Bons | $7.50—$9.50 |
| Ordinaires | $5.50—$6.50 |
| **Cochons.—** | |
| Choix | $22.00—$23.00 |
| Lourds | $19.00—$20.00 |
| Légers | $20.00—$21.00 |
| Truies | $17.50—$18.00 |
| "Stags" | $15.00—$16.00 |
| **Vaches de boucherie.—** | |
| De choix | $8.75—$9.75 |
| Bonnes | $6.75—$8.50 |
| "Canners" et "cutters" | $3.00—$4.75 |
| Bons | $7.00—$8.50 |
| **Moutons.—** | |
| Bons moutons | $7.50—$8.00 |
| Ordinaires | $5.00—$6.00 |
| Agneaux | $11.00—$12.50 |
| Ordinaires | $6.00—$9.00 |

## PRODUITS

Prix du gros

| | |
|---|---|
| **Oeufs.—** | |
| Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites | $ .48 |
| **Beurre.—** | |
| Crêmerie. Aux détailleurs | $ .59—$ .63 |
| De ferme. Aux cultivateurs | $ .43 |

| | |
|---|---|
| **Farine.—** | |
| **Lake of the Woods—** | |
| Sac de 98 livres | $6.77½ |
| 2 sacs de 49 livres | $6.85 |
| 4 sacs de 24 livres | $6.90 |
| **Western Canada—Purity—** | |
| Sac de 98 livres | $6.77½ |
| 2 sacs de 49 livres | $6.85 |
| 4 sacs de 24 livres | $6.90 |
| **Ogilvie—Royal Household—** | |
| Sac de 98 livres | $6.77½ |
| 2 sacs de 49 livres | $6.85 |
| 4 sacs de 24 livres | $6.90 |
| **Maple Leaf—King's Quality—** | |
| Sac de 98 livres | $6.77½ |
| 2 sacs de 49 livres | $6.85 |
| 4 sacs de 24 livres | $6.90 |
| **Légumes** | |
| Patates. Le minot | $1.75 |
| Betteraves. La livre | .03 |
| Navets. La livre | .03 |
| Carottes. La livre | .04 |
| Concombres. La douzaine | 1.00 |
| Oignons verts. La douzaine | .25 |
| Choux. La livre | .03 |
| **Alimentation** | |
| Son. La tonne | $45.00 |
| Gru. La tonne | $51.00 |
| **Foin—** | |
| (F.O.B. Winnipeg. En wagon) | |
| No 1 Timothy | $30.00 |
| No 2 Timohty | $28.00 |
| No 1 Red Top | $21.00 |
| No 2 Red Top | $19.00 |
| No 1 Upland | $19.00 |
| No 2 Upland | $17.00 |
| No 1 Midland | $18.00 |
| No 2 Midland | $16.00 |
| **Gruau.—** | |
| Le sac de 98 livres | $4.20—$4.35 |

# Feuilleton de La Liberté. No 10

# "ALORS, ILS LE RECONNURENT"

PAR

**Joseph des Verrières**

*(Suite)*

Pauline se leva; elle choisit une des plus suaves chansons du barde breton Botrel. Doucement, sa voix pure égrena les couplets:

Il était un petit navire,
Il était un tout petit gâs!

Le gâs était un petit être
Qui pleurait pour être embarqué;
Son navire, un morceau de hêtre,
Qui n'avait jamais navigué.
Le gâs avait gréé lui-même
Son navire, tant bien que mal;
Puis, quand vint le jour du baptême,
L'avait baptisé: "L'Idéal."

Il était un petit navire,
Il était un tout petit gâs. . .

Le gâs, tout le long de la grève,
Suivait son navire en rêvant,
En rêvant aux pays du rêve
Dont on lui parlait trop souvent!
Mais un jour la vague démente
Emporta le frêle bateau.
Sans prendre garde à la tourmente,
Le petit gâs entra dans l'eau.

Et, depuis lors, sans paix ni trêve,
Le navire et le petit gâs
Voguent vers le pays du rêve,
L'un tenant l'autre dans ses bras.
Du petit gâs ne faut point rire,
Amis, nous mourons de son mal:
Chaque jour, l'un de nous chavire
En courant après l'idéal.

Pour le même petit navire,
Combien meurent de pauvres gâs!

—Merci, dit André à la jeune fille. Espérons que nous atteindrons quand même l'idéal. . . .

## CHAPITRE II.

### Le Parti.

Tandis qu'André goûtait auprès de ses amis la douceur d'une intimité réconfortante, c'était d'une façon bien différente que, pour chacun des membres de sa famille désunie, s'écoulaient les minutes de cette soirée de dimanche. Quelles n'eussent pas été la surprise et la douleur du jeune homme, s'il lui avait été donné alors de voir la malheur s'arrêter sur eux, ainsi qu'un nuage de tempête! Mais il est bon à l'homme de ne pas connaître d'avance les maux dont il est menacé. Quelle joie garderions-nous sans cette heureuse ignorance? Et que serait-ce qu'une vie privée d'illusions et d'espoirs?

Quelques instants à peine après le départ de son frère, Adèle se levait à son tour, disant qu'elle avait à sortir.

— Tu ne veux pas, demanda la mère, faire une promenade avec nous?

— Ce n'est pas possible aujourd'hui: nous avons une réunion de l'"Amicale".

Elle riait intérieurement de ce mensonge. Depuis un peu plus d'un an, s'était fondé dans le quartier, sous ce titre d'"Amicale", un groupement d'anciennes élèves de l'école de l'avenue. Adèle en faisait partie, mais il y avait longtemps qu'elle n'y apparaissait plus. Les réunions de l'Amicale lui servaient seulement de prétexte facile pour dissimuler de plus agréables occupations et endormir la vigilance trop confiante de son père. Selon son expression favorite, "le coup de l'Amicale ne ratait jamais".

La mère poussa un soupir et murmura mécontente:

— Je n'aime pas cette Amicale.

Jacques Gérard prit aussitôt la défense de sa fille.

— Mais si, mais si . . . Elle a raison. . . . Ces réunions sont excellentes. . . Il ne faut pas que les filles restent toujours au coin du feu. . . Elles ont le droit de travailler à leur éducation de bonnes libres-penseuses. . . Tu n'as donc pas confiance en elle?

Un sourire imperceptible se dessina sur les lèvres roses d'Adèle. Puis, narquoise et triomphante, elle vint embrasser son père, qui se mit à la fenêtre pour la regarder longuement et la suivre dans la rue avec des yeux attendris.

Elle se dirigea vers l'avenue Berthelot. Prenant ensuite une ruelle à droite, elle disparut.

Un peu plus loin, elle tourna de nouveau. Un homme faisait les cent pas sur le trottoir. Il la reconnut et s'avança.



— J'ai failli attendre, dit-il.

— C'est à cause de ce nigaud d'André, reprit-elle avec humeur. Nous avons eu une interminable dispute. Bon, c'est fini, ajouta-t-elle, en voilà un que je n'entendrai plus!

Un rire épais les secoua, et, bras dessus, bras dessous, ils s'éloignèrent.

Un instant après, Jacques Gérard, à son tour, descendait l'escalier de la demeure. C'étaient du moins des travaux, des préoccupations plus nobles qui absorbaient sa pensée en son âme simple et sincère. Daniel avait fait de lui un militant. N'ayant pas assez d'instruction et même d'intelligence pour occuper les premières places et diriger la lutte, Jacques Gérard remplissait avec conviction et conscience son rôle secondaire. Nommé membre du Conseil du Syndicat, à cause de son dévouement infatigable, il était le compagnon fidèle de son ami, toujours prêt à payer de sa personne dès qu'il s'agissait de la cause. Depuis près de huit ans qu'il avait rencontré Daniel, jamais l'ombre d'un découragement ou d'un doute n'avait effleuré son âme de prosélyte. La cause, le collectivisme, la lutte de classes, la victoire du prolétariat, ces mots — et ces idées — étaient devenus l'unique religion de cet homme à qui la religion chrétienne n'était jamais apparue que comme une routine et un formulaire. Son âme en avait été si profondément pénétrée qu'un véritable progrès moral avait suivi cette conversion à rebours. Jacques avait su se faire violence pour harmoniser habitudes de vie et de pensée avec ses convictions nouvelles, pour s'élever vers le désintéressement, vers l'abnégation, vers la fraternité idéale. Et bien qu'il ne voulût voir dans le catholicisme que le résumé de toutes les ignorances, le refuge de tous les égoïsmes, il était de ceux pour qui semble créée la belle formule d'un auteur: "Il avait l'âme naturellement chrétienne". C'était bien ce christianisme héréditaire qui le gardait si généreux et si grand même en ses plus funestes illusions, qui le poussait à la conquête d'un idéal supérieur aux jouissances du monde, qui l'aidait à transformer en réalités vivantes ces idées de justice, de progrès, de solidarité, abstractions froides et mortes quand il leur manque l'espoir d'une justice infinie, la foi en la fécondité immense du sacrifice et les sublimes raisons de la charité chrétienne. Et peut-être un jour viendrait-il où, las des vaines chimères, désabusé des théories impuissantes, Jacques Gérard reconnaîtrait dans la doctrine de Jésus la véritable source du progrès et du bonheur.

La grande cause de souffrance pour Jacques Gérard, c'était son fils. Depuis de longues années, sa peine s'avivait chaque jour à mesure qu'il voyait les convictions du jeune homme se faire plus réfléchies et plus profondes. Désespérément, il avait compté sur les passions de jeunesse, sur l'entraînement du plaisir, pour détacher André de sa foi, et, dans l'amertume de son coeur de père, il était allé jusqu'à souhaiter cette pire des catastrophes: le naufrage moral de son enfant. Ce désir insensé n'avait même pu se réaliser. Cette âme si généreuse, douée d'une intelligence vive et pénétrante, qui eût rendu tant de services au "parti" et à la "cause", lui échappait. Bien plus, elle entrait en conflit avec la sienne, conflit d'idées avivé par le heurt quotidien des personnes, et rendu plus poignant parce qu'André était son fils, et qu'il aurait dû devenir comme le prolongement du père. Jasques éprouvait alors, par un mystérieux retour, cette amère et profonde tristesse qu'avait connue autrefois le vigneron de la Chazelette: la tristesse de l'homme qui a manqué son oeuvre irréparablement, et du père qui s'en va vers la mort dans l'espoir suprême de survivre au moins dans l'âme de ceux qui reçurent de lui l'existence. Heureusement, sa fille aînée le consolait. Adèle, pensait-il, était vraiment son enfant. Et sur elle il concentrait ses tendresses avec ses espérances.

Gérard se dirigea vers le logis de Daniel. Le travail ne leur manquait par pour cette soirée qu'ils allaient, comme à l'ordinaire, passer ensemble. Une conférence publique à donner dans un des bourgs de l'Ouest lyonnais, puis la réunion bimensuelle du Comité du parti socialiste devaient en absorber tous les instants. Ils partirent ensemble suivant presque le même chemin qu'André et ses amis avaient suivi peu auparavant, et c'étaient encore à peu près les mêmes pensées, les mêmes paroles qu'ils échangeaient à la vue de cette foule insouciante et si apparemment joyeuse. C'est qu'en réalité les âmes des uns et des autres étaient beaucoup plus rapprochées qu'ils ne pouvaient le supposer.

Après leur réunion publique, où Daniel parla, selon son habitude, avec sa fougue entraînante, sa passion enthousiaste, et conquit vraiment tout son auditoire, ils se retrouvaient, vers 7 heures du soir, dans l'un des appartements de leur "Ruche ouvrière". Car leur organisation s'était développée en huit ans. Au Syndicat, à la Coopérative, d'autres institutions étaient venues s'adjoindre: bibliothèque, secrétariat, etc. Ils avaient leur maison à eux, construite à force de sacrifices, et inaugurée depuis deux ans. Daniel, Gérard et quelques autres avaient formé aussi le noyau d'un Comité d'arrondissement du parti socialiste, dûment affilié à la section française de l'Internationale ouvrière. Quant au Syndicat, il demeurait relié à la Bourse du travail et entrait dans les cadres de la trop fameuse Confédération. Il s'en fallait de beaucoup que l'union fût complète entre les deux organismes, qui avaient pourtant leur siège commun à la Ruche ouvrière. Au sein même du Comité se retrouvaient des tendances contraires et de sourdes antipathies. Il eût été aisé d'y reconnaître deux groupes dont la séparation s'accentuait chaque jour. D'un côté, les militants des Syndicats du quartier, farouchement révolutionnaires, doctrinaires de la violence et de l'antipatriotisme; de l'autre, ceux que les premiers appelaient dédaigneusement les "parlementaires" ou parfois même les "bourgeois". C'étaient, pour la plupart, des hommes de professions libérales, et ils représentaient dans le Comité l'officielle tendance. Daniel semblait le chef des syndiqués révolutionnaires, ses camarades de travail, qui l'écoutaient et le suivaient depuis longtemps. Mais, à vrai dire, il n'appartenait pas plus à l'un qu'à l'autre des deux groupes. Volontiers, il eût siégé au plafond. Son esprit indépendant, sa sincérité absolue l'écartaient à la fois des deux partis. D'instinct, pourtant, il méprisait les parlementaires, âmes "embourgeoisées", disait-il, qui ne luttaient que pour jouir, et qui, ayant un jour satisfait leurs ambitions ou leurs cupidités, deviendraient les pires des conservateurs.



Mais il réprouvait avec une égale énergie les procédés de violence et d'injustice que prônaient la plupart de ses camarades des Syndicats. S'il n'aimait pas les "réformistes" auxquels il reprochait d'accepter trop souvent les avances des gens au pouvoir, et leur timidité, et leur indécision, il n'avait pas la moindre sympathie pour les meneurs tyranniques et leurs haineuses déclamations. Déjà, peu de mois auparavant, durant les discussions dont l'écho avait retenti jusque dans la presse, et qui devaient fixer à un moment critique l'orientation du parti, il avait adopté une attitude également indépendante. Tandis que les socialistes parlementaires tendaient encore la main au vieux-parti radical, essayant d'adoucir ou de désavouer à demi les divagations antipatriotes de quelques amis trop terribles, Daniel, au contraire, travaillait de toutes ses forces à accentuer la rupture entre les anciens alliés. Mais il refusait parreillement de s'associer à la propagande des sans patrie, ayant depuis longtemps deviné chez eux ce qu'il appelait "la peur de mourir". De toutes ces querelles, son influence était sortie amoindrie. Les uns voyaient en lui déjà un adversaire, et si les autres le reconnaissaient encore pour leur chef, c'était par un reste de confiance routinière, et faute d'avoir bien compris la vraie pensée de Daniel. Tant il est vrai qu'il est malaisé de jouer le rôle d'arbitre entre les passions contradictoires, et qu'on risque toujours de paraître— cela est vieux comme le monde — aux Gibelins, Guelfe, et aux Guelfes, Gibelin.

Lorsque Daniel et Gérard entrèrent à la Ruche, dans l'appartement réservé aux séances du Comité, quelques camarades étaient assis déjà, lisant ou causant à voix basse. Le groupe se compléta peu à peu. Daniel prit un crayon et souligna d'un trait bleu quelques noms et quelques dates sur un tableau suspendu au mur. Il marquait là les conférences que devaient donner chaque dimanche les militants du Comité. Quand la conférence avait été faite, on la signalait ainsi sur le tableau, et un registre spécial en conservait le compte rendu avec les observations intéressantes auxquelles elle pouvait donner lieu. Ce registre devenait de la sorte le meilleur des manuels du conférencier socialiste.

— Il nous manque encore Bastian, dit Daniel. Il devait parler ce soir à Neuville. . . . La réunion menaçait d'être assez orageuse. . . Je crois qu'il vaudra donc mieux ne pas l'attendre.

Les chaises se rapprochèrent, et le silence s'établit parmi les membres du Comité. C'étaient, pour un bon nombre, de tout jeunes visages qui se groupaient ainsi sous la lumière blanche du gaz. La propagande socialiste use vite ses militants, et il arrive assez souvent qu'au seuil de l'âge mûr leur activité lassée abandonne à d'autres le souci des luttes et des victoires à organiser. "Un camarade marié, c'est un camarade perdu", avait coutume de dire Daniel. Il fallait être un apôtre comme lui-même, ou un convaincu de la trempe de Gérard, pour tenir bon. De fait, ils étaient de beaucoup les aînés de leurs camarades.

Le véritable chef des "bourgeois" du Comité était justement l'un des plus jeunes, un étudiant aux yeux enfoncés, à la mine terreuse, et qui s'appelait Varnevieille. Petit-fils de paysans foréziens, fils d'un boulanger de Roanne qui, franc-maçon très vénérable, avait su devenir l'une des célébrités radicales du crû, le jeune homme avait conservé, comme un héritage, l'ambition sournoise, l'habileté cauteleuse, la lente et sûre prudence de sa race. Du jour où un camarade l'avait introduit au Comité, Varnevieille avait bien compris qu'il ne pouvait rien gagner dans une minorité toujours suspecte, mais tout espérer, au contraire, à condition d'être du parti des satisfaits ou des arrivistes, de ceux qui ne font que couvrir de la violence des mots l'impuissante banalité de leurs pensées. En même temps, s'éveillait chez lui une jalousie sourde pour Daniel, dont l'influence le gênait, dont la sincérité convaincue et simple l'offusquait. Bientôt il avait remarqué de quel malentendu bénéficiait son rival, et il comptait bien, au moment opportun, exploiter à son profit cette situation favorable. En attendant, et grâce aux relations du boulanger, naïvement fier de voir son fils "membre du Comité d'arrondissement du parti socialiste", il correspondait personnellement, d'une manière très suivie, avec les dirigeants de l'officiel Conseil central, et ne manquait pas de leur envoyer des renseignements confidentiels dénonçant Daniel comme un dangereux partisan, capable de toutes les indisciplines. Puis, comme il savait à l'occasion faire valoir ses hautes relations, ceux qui, dans le Comité s'écartaient de Daniel, avaient bientôt pris l'habitude de chercher auprès de Varnevieille la pensée profonde, la direction authentique qui devaient venir de Paris à tous les Comités de province.

Mais, avec toute son ambition, son habileté et son esprit, Varnevieille était incapable de travailler persévéramment, même à sa propre fortune. C'était, en définitive, un dégénéré, un jouisseur. Inscrit à la Faculté de médecine, il n'y faisait que d'intermittentes apparitions, et tout le temps qu'il ne passait pas aux réunions du parti s'écoulait dans les brasseries ou les bouges, et en la compagnie de la malheureuse Adèle. Pour une telle existence, la pension du jeune homme était manifestement insuffisante, et les expédients inventés pour la compléter s'épuisaient pareillement. C'est alors que, peu à peu, de dégradations en dégradations, Varnevieille avait été poussé jusqu'à l'irrémédiable faute qui pesait maintenant sur lui. Ce jour-là, pour la dernière fois, l'étudiant assistait à la réunion du Comité; mais, avant d'être réduit à s'enfuir comme un malfaiteur, il s'était bien promis, en cette rencontre dernière, de décharger contre Daniel ses jalousies et ses rancunes, de ruiner sans retour, s'il était possible, l'autorité de son rival.

Il pénétra dans la petite salle, juste comme on venait de s'asseoir. Hâtivement, il serra quelques mains qui se tendaient vers lui, et prit sa place, sans remarquer d'abord de quel regard étrange Daniel l'accompagnait. Puis il leva les yeux, dévisageant l'un après l'autre ses camarades du Comité. Alors il rencontra les yeux de Daniel, et, durant quelques secondes, continua de le fixer effrontément. Ce fut Daniel qui, le premier, baissa la tête.

— Nous avons à nous occuper ce soir, dit celui-ci, d'une question qui intéresse très vivement le parti. Il s'agit des élections législatives qui auront lieu dans quelques semaines, et de la candidature que nous avons à choisir. Vous connaissez la situation. La circonscription, qui est la nôtre, est entièrement neuve, si je puis ainsi dire, puisqu'il n'y a que quelques mois que le IIIe arrondissement, fractionné en deux parts, a formé le VIIe. Le VIIe est le nôtre, et c'est la première fois qu'un candidat y est à désigner.

—Eh bien, dit l'un des camarades, y a-t-il une candidature proposée?

Daniel hésita.

— Je dois vous dire que oui. J'ai reçu, avant-hier, du Conseil central du parti, une lettre nous invitant à donner notre préférence au Dr Rioux-Péroux, député de la Creuse, et qui ne se représente pas dans son ancienne circonscription.

— Rioux-Péroux!

Plusieurs membres du Comité laissèrent échapper ensemble cette exclamation de surprise à cette nouvelle inattendue.

—Le Dr Rioux-Péroux, médecin, et chef d'industrie, chez qui s'est déclarée une grève l'année dernière? continua quelqu'un.

— Celui-là même. Et je n'ai plus à vous expliquer, camarades, pour quelle raison il a besoin d'une nouvelle circonscription. Maintenant, qu'en pensez-vous?

Il y eut une minute de silence.

— Ce que j'en pense, dit tout à coup Varnevieille, c'est qu'il y a deux raisons pour une de soutenir Rioux-Péroux: le Conseil nous le demande, et il est déjà député du parti. Alors, pourquoi le Comité n'adopterait-il pas sa candidature?

Daniel intervint alors:

—Soutenir Rioux-Péroux! s'écria-t-il. Voter pour Rioux-Péroux! Mais j'aimerais mieux, moi, Daniel, donner ma voix à un marquis, à un comte, aux pires cléricaux du monde. Rioux-Péroux n'est pas un clérical! Soit! Et après? Cela l'empêche-t-il d'être un bourgeois, réactionnaire et conservateur, plus que les conservateurs eux-mêmes? Voilà vingt ans que nous votons pour ces gens-là, et à mesure que nous les poussons au pouvoir, ils trouvent moins mauvaise l'organisation sociale. Quelles réformes ont-ils fait aboutir? . . . Quelles lois sérieuses ont-ils votées?. . . . Quand les ministres ont envoyé des troupes fusiller des vignerons ou des grévistes affamés, quel blâme leur ont-ils infligé? Et quand nous avons réclamé du pain, une protection, une sauvegarde, comment ont-ils répondu? En nous donnant du prêtre à manger! Ah! Je n'aime pas les curés, moi; mais maintenant qu'ils ne sont plus à craindre, je veux que l'on s'occupe enfin de nos affaires. Et ce ne sont pas des bourgeois qui nous sont nécessaires pour ça, même s'ils s'intitulent socialistes, ce sont des camarades, des nôtres: nous avons eu trop d'exploiteurs.

La diatribe fougueuse de Daniel souleva les applaudissements vigoureux d'une partie du petit auditoire. Mais dans les yeux de l'étudiant il avait passé une flamme.

— Je ne puis pas être de ton avis, Daniel, reprit-il avec autant de passion que son interlocuteur. Tu es un idéaliste, toi, et les idéalistes sont des naïfs. D'abord, il n'est pas si certain que le cléricalisme soit mort. . . . On a fait la Séparation, c'est bien, mais l'Eglise reste debout, et elle s'est vantée assez haut que la Séparation lui apporterait, en définitive, plus d'avantages que de déceptions. Il faudra veiller longtemps encore. . .

— Et ne le pourrons-nous pas? interrompit Daniel.

— Non, nous ne le pourrons pas si nous continuons à nous désunir. C'est bien assez déjà d'avoir commis cette faute de rompre avec le radicalisme une alliance avantageuse à l'un comme à l'autre des partis. Et tu veux nous pousser toujours à gauche, et tu ne cesses pas de dénoncer des réactionnaires, en attendant d'être dénoncé, renié à ton tour par de plus révolutionnaires que toi. Alors, ce sera l'effritement. . . . Tu empêcheras Rioux-Péroux d'être élu en feras-tu élire un autre?

—Non, peut-être, reprit Daniel, mais j'aime mieux la défaite que la victoire au prix d'une compromission. . . J'aime mieux grouper autour d'une idée une petite armée de vrais fidèles que d'assembler à grand'peine des masses incohérentes, sans unité et sans force.

— Te voilà bien avec ton éternel idéalisme! répondit l'étudiant. Nous ne poursuivons pas des chimères, nous autres, nous vivons dans la réalité. Et voici la réalité: pour nous maintenir au pouvoir, nous avons besoin les uns des autres. Donc, pas de sotte intransigeance; restons unis pour être forts..

Daniel avait bondi.

— Qu'appelles-tu des chimères? cria-t-il. Nos espoirs, nos convictions, notre idéal? Si ce sont là des chimères, que fais-tu ici, alors? Une chimère! En est-il une plus dangereuse que de nous figurer que nous avons besoin de nos parlementaires? Je consens bien à ne pas voir triompher de si tôt notre cause, mais prêter mon échine à ces gens qui nous méprisent et se servent de nous contre nous, non, non, non, quand même je devrais quitter le Comité! Dans ce cas, je sais bien que je ne le quitterais pas seul!

—Mon pauvre Daniel, dit alors Varnevieille d'un ton où perçait la pitié la plus méprisante, cette fois tu te trahis. Eh parbleu! cela crève les yeux, nous savons bien ce que tu désires. Avoue-le donc entre nous, franchement: c'est ta candidature à toi que tu prépares.

*(A suivre)*

# LA SEMAINE

### Jellicoe sera blâmé

Londres, 22.—Le *Daily Mail* déclare que l'on publiera bientôt le rapport du comité d'enquête sur la bataille du Jutland. Le public y apprendra qui est responsable du fait que la flotte anglaise n'y a pas obtenu une victoire plus décisive. Ce rapport démontrera que si l'amiral Jellicoe avait suivi Beatty, la flotte allemande aurait été détruite. Elle retraitait en désordre et il était facile de l'annihiler, mais Jellicoe fit rebrousser chemin à ses navires par crainte d'une attaque des torpilleurs allemands.

### Les ouvriers auraient ruiné cette compagnie

Toronto, 22. —Les représentants de la Dominion Shipbuilding Co. ont déclaré devant le tribunal d'évaluation que les demandes de hausse de salaire des ouvriers avaient causé la ruine irréparable de cette compagnie.

### Chercheront de l'huile dans l'Ouest

Montréal, 22. — On annonce que la Whiteball Oil Co., d'Angleterre, fera l'an prochain d'actives recherches de terrains prétrolifères dans l'ouest. Cette compagnie ne comprend que des capitalistes anglais.

### La prohibition aux E.-U.

Washington, 22. — La consommation de vins et liqueurs aux Etats-Unis per capita a été l'an dernier la moindre que l'on ait enregistrée depuis 1870. Elle fut de 7.7 gallons en 1870, de 22.7 en 1907 et 1911. Elle n'a été l'an dernier que de 9.1.

### La prohibition en Nouvelle-Ecosse

Halifax, 22. — C'est le 25 octobre prochain qu'aura lieu notre referendum concernant l'importation des liqueurs. Tout fait prévoir que les prohibitionnistes l'emporteront.

### M. Meighen à Sherbrooke

Sherbrooke, 22. — M. Meighen a prononcé son premier discours hier. Il a vigoureusement dénoncé ses adversaires et prôné hardiment un tarif de protection. Il a affirmé qu'il n'était pas l'ennemi des Canadiens-français.

### Situation politique critique en Australie

Londres, 22. — La situation politique est très critique en Australie. Le gouvernement de coalition constitué par M. Hughes durant la guerre avec l'aide de ses anciens adversaires libéraux ne tient guère plus. De jour en jour il faiblit et l'on prévoit qu'il ne tardera guère à s'effondrer.

### Toujours le mystère

New-York, 22. — Le département de la justice n'a encore rien découvert. Il n'a aucune piste et, tout en étant plus que jamais convaincu que les anarchistes sont responsables de ce désastre qui a coûté la vie à 36 personnes, il doit avouer que ses recherches ont été vaines et que rien ne permet d'éclaircir ce mystère.

### La conférence de Kalwary rate

Varsovie, 22. — Les négociations qui se poursuivaient entre Lithuaniens et Polonais sont rompues. La délégation polonaise revient à Varsovie. Les Lithuaniens ont consenti à retirer leurs troupes sur la ligne Foch, mais ils ont demandé que les Polonais fassent reculer les leurs d'une égale distance de leur ligne actuelle, mais la Pologne a refusé.

### La résignation de Deschanels est officielle

Paris, 22. — La résignation de M. Deschanel est maintenant chose faite. Elle a été lue au sénat et à la chambre des députés. On affirme que maintenant l'élection de M. Millerand au poste présidentiel ne se fera pas sans rencontrer de fortes résistances.

### La grève chez les mineurs anglais

Londres, 22. — A moins d'imprévu de dernière heure, il est certain que toutes les mines anglaises seront fermées lundi prochain. Une grève des mineurs aura tôt fait de paralyser toutes les industries anglaises.

Cette grève jouera un rôle dans les destinées de la Grande-Bretagne. Le public anglais est fatigué et il se pourrait fort bien qu'il se décide à jouer la partie et à essayer de mâter les forces ouvrières.

### Eminent juge sinn fein assassiné

Dublin, 22. — Le conseiller Lynch, manufacturier en renom de Limerick, a été assassiné par douze hommes de police dans la chambre d'hôtel où il logeait.

### Ville saccagée par les militaires

Dublin, 22. — La ville de Balbriggan a été saccagée par les militaires chargés de faire respecter l'ordre et la loi. On estime les dommages à plus d'un million de piastres.



### Les Fermiers-Unis au Nouveau-Brunswick

Fredericton, 22. — Les Fermiers-Unis se préparent pour la prochaine élection provinciale. Ils ont décidé d'avoir des candidats dans York.

Les libéraux de leur côté ne sont pas inactifs et se préparent activement.

### La Hollande au Vatican

La Hague, 22. — Le ministre des affaires étrangères vient de demander au gouvernement de créer une légation auprès du Vatican. Il invoque en faveur de sa proposition le fait que le Vatican devient de plus en plus un centre d'importantes relations diplomatiques.

### Le coût de la vie en Angleterre

Londres, 22. — Le coût de la vie monte encore. Pour septembre, le coût était de 161 pour cent de plus qu'en juillet 1914. Le coût de la nourriture seul était de 167 pour 100. La situation inquiète le dictateur des vivres qui prophétise qu'à Noël le budget domestique de la classe ouvrière marquera une hausse de 9 shillings et 6 pence sur l'an dernier.

### Une colonie de Mennonites dans l'Abitibi

Winnipeg, 22. — M. J. F. Greenway, assistant sous-ministre de l'Education, de retour d'un voyage d'inspection dans les établissements des Mennonites, dit dans son rapport que les chefs de l'Eglise Mennonite à Rhineland ont résolu d'établir une colonie dans le district de l'Abbitibi.

M. Greenway ajoute que quelques-uns des chefs se rendraient à Québec au printemps pour préparer le mouvement.

### Le charbon livré à la France

Paris, 22. Le ministre des travaux publics a fait connaître au cours du conseil de cabinet présidé par M. Millerand, que le total des livraisons de charbon de la Ruhr s'élevait à 1,537,000 tonnes du 1er au 28 août inclus. En tenant compte des livraisons des trois derniers jours, les livraisons pour août dépasseront 1,600,000 tonne. Or, le contingent attribué à la France par la commission des réparations, en application de l'engagement de Spa, était de 1,550,000 tonnes.

### Un blanc tué à Chicago

Chicago, 22. — Le calme a régné ce matin dans les chantiers de South Side, où, hier soir, un blanc a été tué par trois nègres. Cet incident fut suivi de troubles que la police réprima grâce à l'assistance d'un prêtre dans l'église duquel les nègres se réfugièrent.

Le chef de police a établi des "lignes de mort" dans le district et rapporte que la situation est sous contrôle aujourd'hui.

### Le général Fayolle

Paris, 22. — Une dépêche du Hâvre annonce que le général Fayolle, allant à New-York, s'est embarqué sur la "Savoie".

### On tranche la tête à ceux qui tombent

Constantinople, 22. — Les troupes nationalistes turques en Asie mineure continuent leur feu contre les Français qui occupent ce pays Dix mille Turcs et Arabes assiègent Adana, d'autres bombardent tous les jours Tarse avec de vieux canons de 5 pouces allemands manoeuvrés par des officiers allemands.

De fréquentes attaques ont lieu sur Mersina, port important au sud-ouest d'Adana, mais ils sont repoussés par les canons des bateaux français qui sont au port.

Des officiers français entretiennent des relations diplomatiques avec le peuple et accordent l'amnistie à d'anciens habitants d'Adana qui veulent abandonner les nationalistes et retourner chez eux.

Après de fréquents corps à corps à Adana les Senégalais et les Turcs tranchent la tête à ceux qui tombent pour s'assurer qu'ils sont morts. On ne remarque cependant aucun acte de barbarie.

## Avis aux créanciers

Succession d'Arsène Poliquin, autrefois du bureau de poste de Saint-Boniface, décédé.

Toutes réclamations contre la dite succession devront être envoyées au soussigné, à 801 Electric Railway Chambers, Winnipeg, Manitoba, le ou avant le 15me jour de novembre 1920.

Fait à Winnipeg, au Manitoba, ce 27me jour de septembre A.D. 1920.

CELINA POLIQUIN,
Exécutrice.

## Vente à l'enchère

SUCCESSION DE DAMASE TETREAULT, DECEDE

Jeudi, le 30 septembre, à deux heures de l'après-midi, il y aura vente à l'enchère à 553, rue St-Joseph, Saint-Boniface, des articles suivants:

8 chevaux, 4 wagons, 4 séries de harnais, une maison, une grange, deux petites maisons.

## LA STENOGRAPHIE PARAGON

**Le merveilleux système seul enseigné par toutes les écoles dans le pays qui en ont fait l'essai.**

Le principal Houston, qui a le contrôle des droits d'auteur, a donné aux écoles suivantes le droit de s'en servir: Au collège commercial O'Sullivan, de Montréal, qui l'emploie depuis quatre ans. M. O'Sullivan et ses professeurs ont eu plusieurs années d'expérience avec d'autres systèmes, ont trouvé le *Paragon* si supérieur qu'ils s'en servent maintenant uniquement pour la correspondance française et anglaise.

L'Académie Sainte-Marie, de Winnipeg, après l'avoir enseigné deux ans, déclare que ça été un grand bienfait pour les étudiants; il est facilement appris et épargne beaucoup de temps et de travail si on le compare aux autres vieux systèmes. A la suite du succès obtenu par cette institution d'éducation, il a été l'an dernier adopté par les soeurs de l'Académie Saint-Joseph, qui sont également satisfaites du résultat. L'école Ste-Marie, avenue St-Mary's, et aussi les Soeurs de l'Immaculée Conception l'ont récemment adopté et sont très contentes d'avoir substitué un système aussi simple à un système compliqué qui rend très agréable l'étude de la sténographie alors que c'était autrefois une tâche fastidieuse.

Le droit de l'enseigner n'a été accordé à aucun autre collège ou école dans l'Ouest, et les étudiants anxieux de devenir très efficaces comme employés de bureau devront aussitôt que possible s'adresser à une école sous le contrôle de M. Houston. Ce merveilleux système de sténographie — le *Paragon* — et tout ce qui a rapport au commerce, est enseigné par des professeurs parfaitement qualifiés au Winnipeg Business College, au Regina Federal College, au Portage Business College, au Dauphin Business College. Des observateurs bien au courant de la situation prédisent que le Canada entrera bientôt dans une ère de développement sans précédent et qu'il y aura des milliers de positions dans le monde commercial à remplir par ceux qui sont prêts à endosser des responsabilités; il ne faut donc aucunement perdre de temps. Les étudiants peuvent encore demander leur inscription pour le terme d'automne. Geo.-S. Houston, gérant général, Winnipeg Business College, Winnipeg, Man.

---

—Oh! j'ai bien mal à la tête, disait hier le petit Dédé. Ah! si je pouvais faire comme maman!

—Et que fait-elle ta maman?

—Lorsqu'elle a mal à la tête, elle ôte ses cheveux.

—Maman, est-ce que Charles sera toujours plus jeune que moi?

—Oui, mon enfant.

—Quel bonheur! Alors je pourrai toujours le battre!

---

La petite Yvonne se présente chez le confiseur.

—Je voudrais une boîte de bonbons contre la toux.

—Est-ce pour vous, mon enfant?

—Les bonbons oui; la toux c'est grand'mère qui l'a.

---

—Tu es malade parce que tu as été gourmand. Oh! que c'est vilain!

—Oh! petite mère, c'est vilain, mais c'est bon.

## PETITES ANNONCES

**Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.**

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis en Europe ou en tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 66 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

**A VENDRE** un grand pupitre en chêne. S'adresser à 79 rue Victoria, Saint-Boniface, Man.

**ON DEMANDE**—Jeune homme de 16 à 18 ans pour position de commençant dans une banque à la campagne. Avancement rapide. S'adresser Casier Postal 2151, La Liberté.

**A VENDRE** magasin avec salle à dîner, trois grandes chambres à coucher bonne cave et fournaise. Bonnes conditions. Vendra aussi mobilier de la maison. S'adresser à Mme Rose Barsan, Cardinal, Man.

**ATTENTION—Fontaine & Boulanger** sont les seuls électriciens de langue française de l'ouest. Leurs prix sont toujours plus bas que ceux de leurs confrères anglais. Spécialité du travail en campagne. Estimations fournies gratuitement. Téléphonez aujourd'hui N.3425, 57 avenue Provencher St-Boniface.

**COUTURIERE**—Robes; Lingerie de tout genre; remodelage. Spécialité: Costumes. Tout ouvrage promptement fait. Prix modérés. Mlle Cinq-Mars, [illegible] rue Kennedy, Winnipeg. Téléphone [illegible].

**SI VOUS VOULEZ** sauver quelques cents piastres en évitant de payer la commission aux agents et acheter ou échanger pour fermes à des conditions très faciles, adressez-vous directement au soussigné, propriétaire, pour maisons, boucherie, étables et lots vacants situés dans les meilleures localités de St-Boniface. F.-X. Lavoie, 45 Dumoulin, St-Boniface, Casier 173, Téléphone N.1466.

**ON DEMANDE** chez Jacob & Crowley, 701 Builders' Exchange, Avenue Portage, couturiers experts pour machines à main ou mues par moteurs. Emploi permanent à de bons ouvriers.

500 cordes de beau tremble vert scié à vendre à bonnes conditions par commandes assez considérables. Aussi à vendre 500 cordes d'épinette rouge sèche sciée; bois de première classe. Ces deux sortes de bois sont à vendre pour $4.00 la corde sur place. S'adresser à Casier Postal No 1, Lac du Bonnet, Man.

**A VENDRE** maison convenable pour maison de pension et cinq lots dans le village de Laurier. S'adresser à Mme J. Belavert, Laurier, Man.

**A LOUER** 3 appartements, bas de la maison, 456 rue Langevin, près de la rue Cathédrale. Aussi chantier, deux appartements. S'adresser de 9 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, à l'adresse ci-dessus.

**A VENDRE** 160 acres, bonne terre, dans paroisse canadienne-française, 100 acres en labour d'été, prêts à semer, 60 en prairie. 2½ milles de l'école, 5 de l'église, 3½ milles de Nottingham, 5 milles de Storkhots, 8 de Ridvers, Sask. Eau facile à obtenir. Pas de bâtisses. Titre clair. Prix: 35 piastres l'acre. Termes faciles. S'adresser à 580 rue Simcoe, Winnipeg. Téléphone: Sherbrooke 637. Raison: départ.

**A VENDRE** au village de Notre-Dame de Lourdes; bonne maison de pension sur rue principale. Cinq grandes salles au premier étage, cuisine, salle à manger, bar, etc. 10 chambres à coucher. Le tout plâtré et peint. Ecurie pour 25 chevaux. Bonne clientèle. Conditions faciles. S'adresser à David & Maisonneau, Notre-Dame de Lourdes.

**MAISON A VENDRE**—Desautels, 5 ch. $3800; Berry, 6 ch. $5500; Bertrand, 10 ch. $5500; DesMeurons, 6 ch. $5500; Ellice, 7 ch. $3800; Hamel, 8 ch. $6000; Horace, 6 ch. $5000; Horace, 6 ch. $5500; Youville, 7 ch. $3600; Youville, 6 ch. $3300; Place Taché, 9 ch. $5300; Bord de l'eau, 4 ch. $3600 hangar, lot 150x150. S'adresser J. A. Hébert, 320 rue Garry, Winnipeg.

**L'EPICERIE** et le restaurant Commercial, autrefois de la rue Desmeurons, est déménagé au No 30 rue Cathédrale et opère maintenant sous le nom d'Epicerie LaBossière. Nos marchandises sont toujours fraîches et nos prix sont, comme par le passé, des plus modérés. Nous tenons toujours aussi les boissons douces. Nos anciens clients ainsi que les nouveaux sont spécialement invités à venir visiter notre nouveau magasin et se convaincre par eux-mêmes de la qualité de notre service.









# SAINT-BONIFACE

Hier matin, à la cathédrale de Saint-Boniface, avait lieu le mariage de Mlle Célina Brault, de la rue Langevin, à M. William-W. Oakley, de Winnipeg. Nos jeunes mariés résideront bientôt à Vancouver.

* * *

M. Eugène Couture nous quittait dimanche soir pour Montréal, où il suivra les cours universitaires du génie civil au McGill.

* * *

Mlle Yvette Guilbert est en voyage d'affaires pour le gouvernement provincial à Portage-la-Prairie depuis quelques semaines. Elle nous reviendra dans quelques jours.

* * *

M. et Mme Arthur Hince annonce à leurs amis l'arrivée chez eux d'une gentille petite fillette, née le 22 septembre dernier.

* * *

Nous apprenons avec plaisir que M J.-Albert Thibault vient d'être nommé secrétaire de la Commission des Utilités Publiques en Alberta à la suite de la démission de M. J.-E. Reilly. Cette promotion est certainement des plus méritées et nous offrons nos félicitations à notre jeune compatriote qui nous donne encore une fois l'occasion de constater que le Canadien-français ne le cède en rien à nos compatriotes de langue anglaise. M. Thibault est le gendre de notre compatriote, M. Isaïe Lavoie.

* * *

Il y aura répétition du choeur de la cathédrale, vendredi prochain, le 1er octobre. Tous les membres doivent se faire un devoir d'assister à ce premier exercice L'on invite cordialement tous ceux qui veulent prêter leur concours à donner leur nom au maître de chapelle, M. S. Hélie.

* * *

La tombola des Forestiers Catholiques qui devait avoir lieu le 6 septembre dernier, est remise au 7 octobre prochain, à la salle des Forestiers. Tous ceux du dehors qui ont des billets à vendre sont priés de remettre ceux qui n'ont pas été vendus ou l'argent perçu.

* * *

Une mort qui causera beaucoup de regrets dans Saint-Boniface sera certainement celle de Mme F. Deniset, née Rachel Bernier, foudroyée par la maladie en quelques heures, mercredi dernier. Elle laisse pour pleurer sa perte, son époux, six enfants en bas âge, trois filles et trois garçons; sa mère, Mme T. Bernier; ses frères: l'honorable Joseph Bernier, M. Noël Bernier, président de l'Association d'Education, M. l'abbé Bernier, d'Edmonton, le R. P. Alfred Bernier, S.J., du Collège de Saint-Boniface, M. Alexandre Bernier; une soeur religieuse.

D'imposants obsèques ont eu lieu samedi, à dix heures de l'avant-midi, à la cathédrale. La levée du corps fut fait par M. l'abbé Caron; le R. P. Bernier, S.J., frère de la défunte, officia, assisté comme diacre et sous-diacre des abbés Rosario Brodeur et Caron. Plusieurs prêtres et religieux assistaient au choeur. L'inhumation a eu lieu dans le cimetière de Saint-Boniface.

Les porteurs furent: MM. Albert Dubuc, Albert Hébert, P. Fontaine, J.-B. Côté, J.-P. Tremblay et P. Gevaert.

* * *

*Baptêmes*

Le 26 septembre. — Joseph-Georges-Cyril, fils de Majoric Barnabé et de Marie-Louise Harel.

Le 26 septembre. — Joseph-Ernest-Vézina, fils de Théodule Couture et d'Ann Parker.

Le 26 septembre. — Marie-Rolande-Annette-Amanda, fille d'Esdras Toupin et de Dorilda Lambert.

Le 26 septembre. — Marie-Thérèse-Eglantine, fille de Joseph-Georges Rougeau et de Marie-Mathilde Leblanc.

Le 26 septembre—Jeanne-Marie-Lucie-Reine, fille de François Thomas et de Marie Jaffré.

Le 26 septembre. — Marie-Louise-Claire, fille de Nazaire-Wilfrid Chabot et de Marie-Thérèse Houde.

Le 26 septembre. — Marie-Marguerite-Simone-Eveline, fille d'Arthur Hince et d'Eveline Paquin.

Le 26 septembre. — Marie-Solange-Lucille, fille de William Boisvert et de Rosanna Clément.

*Sépultures*

Le 22 septembre. — Damase Tétreault, décédé le 21, à l'âge de quarante-cinq ans.

Le 22 septembre. — Arthur Lamirande, fils de William Lamirande, décédé le 21, à l'âge de 5 mois.

Le 25 septembre. — Madame Rachel Deniset, née Bernier, décédée le 21, à l'âge de trente-cinq ans.

* * *

*Mariage*

Le 27 septembre. — William Oakley et Célina Brault.



## SOIREE DE PANIERS
### A la paroisse de Fort Garry, dimanche le 3 octobre

A huit heures du soir, dimanche, le 3 octobre, il y aura à la salle de l'école, une grande soirée de paniers au profit de l'église. M. le curé Bertrand invite cordialement tous ses amis de Saint-Boniface et de Winnipeg.

On se rend à Fort Garry par le tramway du Collège d'Agriculture, qui passe chez Eaton à tous les dix minutes après l'heure.



# SACRE-COEUR

La Ligue du Sacré-Coeur a élu, dimanche dernier, les officiers suivants: Président, M. J.-H. Lauzon; vice-président, M. Edmond Gauthier; secrétaire, M. N. St-Germain; trésorier, M. E. Aubin; commissaires-ordonnateurs: MM. T. GGareau et A. Le Pitre; porte-drapeau, M. A.-B. Desrochers.

Après délibérations, la Ligue a voté un don de $25 à la nouvelle association des jeunes gens, formée le 26 septembre, et qui sera connue sous le nom de Cercle Portelance, en souvenir du fondateur de la paroisse du Sacré-Coeur.

La Ligue du Sacré-Coeur aura sa prochaine réunion le 24 octobre, à laquelle tous les hommes et jeunes gens de la paroisse sont priés d'assister.

* * *

Un groupe de jeunes gens décidèrent, dimanche dernier de se former en association. Le conseil choisi pour travailler à la formation de ce cercle se compose comme suit:

Président, M. Paul Olivier; vice-président, M. Girouard; secrétaire, M. Gédéon Gauthier; trésorier, M. Thomas Olivier; conseillers: MM. Edgar Marquis et Léo Morissette.

Cette association portera le nom de Cercle Portelance, le nom du premier curé de la paroisse du Sacré-Coeur.

* * *

Dimanche, le 19, ont eu lieu les élections des Dames de Ste-Anne. Après avoir fait un résumé du travail fait pendant l'année par Mme J.-L. Leduc et les dames de son Comité, le Père Curé félicite Madame la Présidente, les dignitaires, ainsi que toutes celles qui de quelque manière ont aidé au succès de la société. Ensuite on procéda aux élections:

Présidentes honoraires: Mme J.-B. Lauzon, Mme Henri Pélissier, Mme Théophile Roy, Mme J.-L. Leduc, la présidente sortant de charge. Le comité se compose, pour l'année, de Madame Ernest Guertin, présidente; Mme Louis Arsenault, 1re vice-présidente; Mme Carlez, 2me vice-présidente; Mme Edmond Gauthier, secrétaire, et Mme Origène Roy, trésorière.

Les dames votèrent un don de $50 au bazar.

La première partie de cartes se donnera, mardi soir, le 5 octobre, sous les auspices de la Commission Scolaire. Elle sera la première partie d'une érie de six parties qui se terminera la semaine avant le bazar.

* * *

Il y aura, dimanche après-midi, à 3 heures, une assemblée des plus importante du Cercle Littéraire. Tous les membres sont instamment priés d'y assister.

* * *

*Décès*

Marie-Thérèse-Berthe Behan, fille de M. et Mme C Behan, décédée le 23, à l'âge de quatre mois.

* * *

*Baptêmes*

Le 31 août — Joseph-Lucien Levasseur. Parrain, M. Charles Cormier; marraine, Sophie Vidette

Le 12 septembre. — Pierre-André, fils de M. et Mme Léon Michel. Parrain, M. Pierre Merle; marraine, Madeleine Bouveron.

Le 12 août. — Alphonse-Edmond-André, fils de M. et Mme Henri Gauthier. Parrain, Arthur Gauthier; marraine, Bernadette Lamontagne.

# POUR RIRE

Maman n'est pas contente: on ne retrouve plus dans la chambre à coucher deux sacs de marrons qui étaient sur la cheminée.

—Où sont-ils? demande-t-elle à bébé de sa plus grosse voix.

Celui-ci se tapant le ventre avec une satisfaction visible que n'altère aucune trace de remords:

—Ils sont là, m'man!

On présente au petit Tony un négrillon de cinq ans.

Tony considère gravement l'enfant des tropiques, puis, gravement, pour entrer en conversation:

—De qui donc que t'es en deuil?

—Voyons, mon petit Robert, que de fois on t'a recommandé de ne pas ainsi te fourrer les doigts dans le nez.

—Alors, pourquoi qu'il y a des trous?

Grand-père vient de mourir.

Bébé (4 ans) à sa maman:

—Dis, p'tite maman, est-ce que demain grand-père sera encore mort?

Jean (5 ans):

—Mais oui! voyons! Quand on est mort... c'est pour toute la vie!

Oh! les enfants

—Peigne-moi, petite tante.

—Comment, te peigner! Mais c'est l'affaire de ta bonne, ma chérie; je

Une petite fille de cinq ans à une ne suis pas coiffeuse, moi...

—Alors, pourquoi qu'on dit toujours ou tu as coiffé sainte Catherine?

de ses compagnes:

—Que âge a-t-elle, ta grand'mère, dont tu parles toujours?

—Quatre-vingt-dix ans.

—Oh!... alors, elle doit être joliment grande, dis?

—Bébé, veux-tu bien ne pas lécher le sucre...

—Maman, je ne le lèche pas, je l'embrasse.

Bob a de mauvaises notes en arithmétique. Son père le conduit dans une baraque de chiens savants:

—Vois, Bob, comme ce caniche compte bien. Cela ne te fait-il pas honte?

—Oui, papa; mais, maintenant, interroge-le donc un peu sur la géographie...